

ELOGE

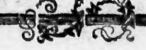
DE MESSIRE I. S.

LESIEUR DESAULNIERS



PRONONCÉ À LA DISTRIBUTION DES PRIX DU SÉMINAIRE DE ST. HYACINTHE, LE 7 JUILLET 1868

ST. HYACINTHE
IMPRIMÉ AUX BUREAUX DU COURRIER DE ST. HYACINTHE
1868



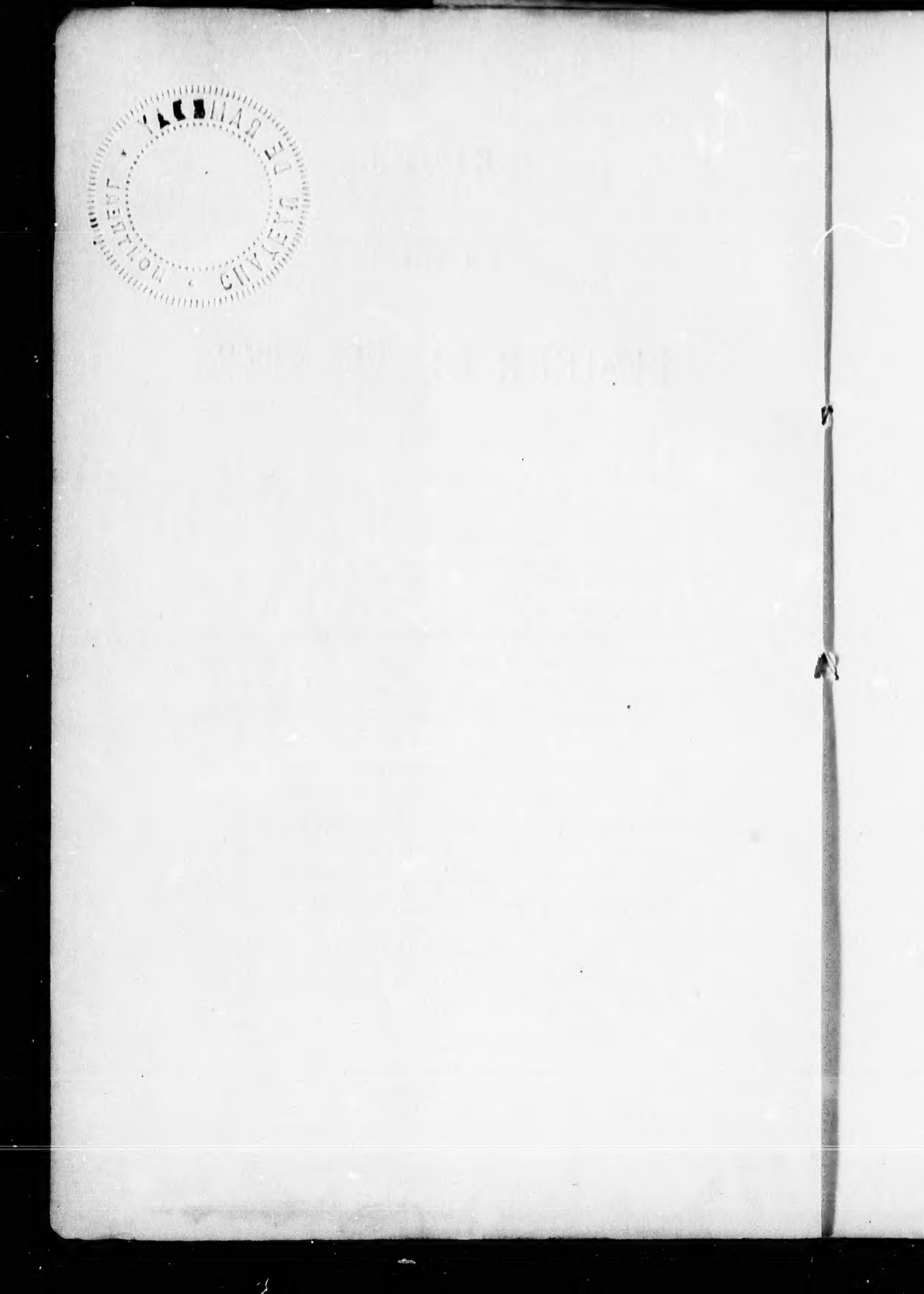

ELOGE

DE MESSIRE I. S.

LESIEUR DESAULNIERS

PRONONCÉ À LA DISTRIBUTION DES PRIX DU SÉMINAIRE
DE ST. HYACINTHE, LE 7 JUILLET 1868

ST. HYACINTHE
IMPRIMÉ AUX BUREAUX DU COURRIER DE ST. HYACINTHE
1868



ÉLOGE

DE MESSIRE

I. S. LESIEUR DESAULNIERS,

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU SÉMINAIRE DE ST. HYACINTHE,

LE 7 JUILLET 1868.*

Lorsque pour les élèves qui terminent leur cours classique arrive le jour où il leur faut quitter l'asile où la science et la vertu leur ont été enseignées, une grande tristesse est dans leur cœur. Cet avenir aux voies incertaines où ils vont entrer, ces destins inconnus qui les attendent, excitent une anxiété pénible, et en même temps ces souvenirs des joies si pures qu'ils ont goutées aux lieux qu'ils sont forcés d'abandonner, ces adieux qu'il leur faut adresser à des maîtres à qui ils doivent tout et à des condisciples chéris, affectent leur âme plus douloureusement encore. Toutefois il y a pour eux une sorte de consolation dans l'expression qu'ils offrent des sentiments

* Cet éloge, divisé en six parties, a été prononcé par des élèves qui avaient eu M. Désaulniers pour Professeur de Philosophie et qui terminaient leur cours d'études.

affectueux et reconnaissants dont ils sont pénétrés. Oui, il nous est doux de dire combien nous savons apprécier le bienfait de l'éducation, et de présenter l'hommage de notre vive gratitude à ceux de qui nous l'avons reçue. Il nous est doux de croire que la bienveillance dont ils nous ont donné des gages si touchants, les portera à s'intéresser encore à notre bonheur, et de leur dire avec cette espérance consolante : oh ! vous qui nous avez tant aimés, suivez nous toujours de la pensée, du cœur et de la prière. Et nous, autant que cela sera en notre pouvoir, nous aimerons à venir auprès de vous retremper dans vos avis salutaires la force de notre âme qui sera exposée plus tard à bien des assauts et des combats.

Mais parmi ceux à qui nous voulons adresser ces sentiments et ces vœux, nous cherchons en vain le professeur vénéré et chéri dont il y a peu de temps encore la science fécondait notre intelligence. Nous voudrions nous jeter entre ses bras et parler à son cœur qui savait nous chérir comme son esprit nous éclairer.—Hélas ! nous n'avons plus à entendre sa parole que dans l'écho qui en retentit dans notre âme ; et l'adieu que nous avons à lui adresser ce sont les pleurs que nous irons répandre sur la terre qui recouvre ses restes mortels.

Toute fois, nous avons un autre hommage à lui rendre en ce moment solennel devant cet auditoire nombreux et distingué qui nous fait l'honneur d'assister à cette séance. Nous avons à redire ses titres à notre reconnaissance, et nous ajoutons sans hésiter, à l'estime du public.

Nous nous rappellerons toujours avec bonheur que le dernier acte de notre carrière classique aura été de payer un tribut d'honneur à la mémoire de celui qui a rendu de si éminents services à cette institution en particulier et à la religion et à la patrie en général. Et notre satisfaction, nous n'en doutons pas, sera partagée par tous ceux qui nous écoutent, et pour qui celui dont nous parlons était l'objet des sentiments divers de l'admiration, du respect et de l'estime.

Nous venons donc faire apprécier les travaux et les mérites du Très Révérend Messire Isaac Stanislas le Sieur Désaulniers, ancien Supérieur et Professeur de Théologie et de Philosophie de cette maison et Grand Vicaire de Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe.

I

Mr. Désaulniers est né a Ste. Anne d'Yamachiche le 28 Novembre 1811. Son père est M. François le Sieur Désaulniers, riche propriétaire de cette paroisse, ancien représentant de son comté. Il est encore vivant ; parvenu à l'âge de 83 ans, il est l'objet de l'estime et de la vénération générale à cause de sa carrière qu'il a si honorablement remplie. La mère de M. Désaulniers était fille de M. Rivard Dufresne, qui a été membre du premier parlement après l'octroi de la constitution de 1791.

L'établissement de la famille de M. Désaulniers dans le pays remonte vers 1670. M. Charles Lesieur, venu de France à cette époque épousa Françoise de Lafond, fille de Marie Boucher, qui était sœur de Pierre Boucher, Gouverneur des Trois-Rivières. Il est le père de tous les Lesieurs, les Lesieur Désaulniers, Lesieur Duchêne, Lesieur Coulombe, Lesieur Lapierre. La famille Désaulniers est alliée aux familles de Boucherville, de Courval, de Tonnancourt, de Varennes etc.

Mr. Isaac Désaulniers, notre professeur, a eu pour frère, M. François Désaulniers, homme aussi très distingué, qui a professé avec éclat la Philosophie au Collége de Nicolet, où il est mort le 3 Mars 1865 à l'âge de 57 ans. Un autre de ses frères, Louis Evariste est mort Ecclésiastique, le 20 Juillet 1837. Il avait des talents brillants qui faisaient espérer une carrière utile à la religion et aux lettres.

Un autre frère de M. Désaulniers est M. le Dr. Lesieur Désaulniers, représentant actuel du comté de St. Maurice à la chambre des communes dont le nom est bien honorablement connu du public.

Dès son enfance M. Désaulniers a montré une vive piété; il a toujours aspiré à l'état qu'il a embrassé. Il répétait sans cesse que jamais il ne travaillerait aux champs.

Il a commencé à étudier le latin à la Rivière du Loup, chez M. Cloutier, maître d'école. Il est entré au Séminaire de Nicolet au mois d'Octobre 1823 pour y faire sa syntaxe ; il y continua son cours d'études qu'il a terminé en 1829. Il a eu des succès dans toutes ses classes, mais c'est surtout en Philosophie qu'il a brillé. Tout jeune qu'il était, il y montra une pénétration d'esprit, qui donna une haute idée de son aptitude à cette science. Quant à sa conduite et à son caractère, nous citerons ce qu'a écrit un membre distingué du clergé qui a été son condisciple : " Il a toujours été sage ; je ne me rappelle pas qu'il ait été puni une seule fois pendant tout le cours de ses études; les élèves petits et grands aimaient et recherchaient sa compagnie à cause de son franc rire, de son caractére toujours gai et aimable ; à mon souvenir, il n'a jamais eu la moindre difficulté avec qui que ce soit. Je l'ai toujours regardé comme un confrère de bon exemple sous tous rapports."

M. Désaulniers avait fait tout son cours d'études sous la direction de M. Leprohon, ce prêtre si distingué par sa piété et par son habileté à conduire les

jeunes étudiants. Il avait été l'objet d'une attention particulière de ce digne ministre du sanctuaire qui avait semblé pressentir ce que devait être son élève. Les soins du directeur ne furent pas perdus pour celui à qui ils étaient donnés, et ils n'échappèrent jamais du souvenir de son cœur reconnaissant. Avec quelle gratitude il se plaisait à rappeler la mémoire de ce guide si dévoué de la jeunesse studieuse ! avec quelle effusion de cœur il louait les qualités qu'il avait admirées en lui ! C'est une gloire bien grande pour le nom de M. Leprohon que cette reconnaissance que lui ont conservée ceux dont il avait dirigé les jeunes années dans la carrière de la science et de la piété. Parmi eux, il en est peu, croyons-nous, qui aient si vivement exprimé ce sentiment que celui dont nous déplorons la perte, et qui lui-même a laissé à ses élèves un souvenir qui leur sera toujours si précieux.

Parmi les professeurs dont M. Désaulniers recevait les leçons et qui tous furent l'objet de sa gratitude, il en était un dont il se glorifiait surtout d'avoir reçu l'enseignement. C'est cet homme éminent qui a jeté sur le séminaire de Nicolet une gloire si grande et qui a attaché son nom à celui de son pays dont il a écrit l'histoire avec une exactitude et une élégance qui en font un monument honorable pour lui et ses compatriotes. On sent que je veux parler de M. Ferland qui a été pour les classes de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Philosophie le professeur de M. Désaulniers. Celui-ci a constamment entretenu et exprimé à son égard une profonde admiration, une

vive reconnaissance, et une haute et affectueuse estime.

M. Désaulniers avait eu aussi pour professeur M. Lafrance, ce digne prêtre qui était à St.Hyacinthe l'objet d'une si grande vénération ; M. Moïse Brassard, curé de St. Roch de l'Achigan ; M.Charles Dion, qui a été pendant plusieurs années Supérieur du séminaire de Nicolet et qui est aujourd'hui, curé de St. Prosper, dans le diocèse des Trois-Rivières, et M. Charles Harper, qui a rendu tant de services à cette institution dans les diverses charges de Professeur, de Procureur et de Supérieur.

Parmi les compagnons de classe de M. Désaulniers, nous pouvons mentionner l'Honorable Joseph Edouard Turcot, qui a joué un rôle si brillant dans notre pays, le Révérend M. Nicolas Hébert qui a tant fait pour la colonisation du territoire du Saguenay, aujourd'hui curé de Kamouraska, le Révérend M. Etienne Baillargeon, curé de St. Nicolas de Québec, frère de Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque. Il a eu un autre condisciple qui a une triste célébrité : l'occasion d'en parler se présentera.

M. Désaulniers a été le dernier professeur que le collége de Nicolet ait donné à celui de St. Hyacinthe. La première de ces institutions a en quelque sorte formé l'autre. Le vénérable fondateur de notre maison a été porté à l'établir en voyant le succès de celle de Nicolet, et les services qu'elle rendait à la religion et à la société. Le premier directeur qu'ait eu le collége de St. Hyacinthe, M. Lefrançois, et un certain nombre de professeurs pendant plusieurs

années vinrent de la maison à laquelle s'intéressait tant Monseigneur Plessis, et dont il se plaisait à envoyer les sujets à son ami M. Girouard. C'est à Nicolet que nous devons ces hommes qui ont rendu des services si éminents à notre institution, M. Crevier, aujourd'hui Vicaire-Général et Curé de Ste. Marie de Monnoir, qui en a été le directeur pendant plusieurs années; M. Proulx, actuellement Vicaire-Général de Monseigneur l'Archevêque de Québec, et Curé de Ste. Marie de la Beauce, qui a professé la Rhétorique avec un succès brillant et qui a été aussi directeur de l'établissement, et M Prince, qui après avoir été le premier professeur de Philosophie du Collége, en a été le directeur pendant neuf ans et est devenu le premier évêque de St. Hyacinthe. Le souvenir de Nicolet se trouve ainsi mêlé à nos origines; il entre dans notre histoire; il sera conservé avec une reconnaissance en quelque sorte filiale. Il nous sera doux de rappeler que plusieurs de ces hommes qui ont contribué à assurer l'existence de cette maison, et notamment celui qui est aujourd'hui l'objet de nos regrets, ont reçu là l'éducation qui a développé en eux les qualités de l'esprit et du cœur dont on a senti ici l'influence si efficace. Nous aimons à reporter nos pensées sur Nicolet avec les sentiments que conservent les habitants d'une colonie pour le lieu d'où sont partis ceux qui, avec un labeur pénible, y sont venus faire les premiers défrichements. Puisse cette institution se montrer la digne émule de celle à laquelle elle doit tant, produire constamment comme elle des hommes qui servent glorieusement

la religion et la patrie, et donner à son exemple un enseignement qui entretienne dans notre société ces saines doctrines qui font la vie et la prospérité d'un peuple !

Il nous faut maintenant voir à l'œuvre dans cette maison celui que le directeur du collége de Nicolet avait désigné, à raison de ses succès dans les matières philosophiques, comme capable, jusqu'à un certain point, malgé son jeune âge, de les enseigner. M.Désaulniers avait pris l'habit ecclésiastique à la fin des vacances de l'année 1829. Il arriva à St. Hyacinthe à l'ouverture de l'année scolaire qui commençait alors en octobre. Il n'avait pas encore complété sa 18e année. Il fit immédiatement apprécier ces qualités qui l'ont si éminemment distingué comme professeur, une exposition nette et lucide de la doctrine qu'il enseignait,une grande habileté à répondre aux difficultés qu'on pouvait lui présenter, et aussi, je dirai, une affirmation de ce qu'il énonçait, faite avec une telle expression de conviction qu'elle entraînait à la thèse qu'il soutenait l'adhésion de ses disciples. Son esprit subtil et prompt lui fournissait toujours une raison à l'appui de ce qu'il avançait ou pour la solution d'une objection qu'on lui avait faite. Il inspirait à ses élèves une haute idée de son intelligence et de son savoir, et il obtenait ainsi leur confiance à son enseignement ; en même temps il se les attachait par le vif désir qu'il leur montrait de leur être utile par les connaissances qu'il leur communiquait, et aussi par les traits de la naïveté de son caractère qu'il laissait fréquemment échapper. Les

élèves aimaient tout en lui, jusqu'aux formes un peu rudes quelquefois de son langage, qu'ils accueillaient avec un sourire bienveillant, parcequ'ils y voyaient à leur égard une familiarité qui leur semblait exprimer de la confiance. L'attachement que ses premiers élèves lui ont témoigné a été le même chez tous ceux qui pendant sa longue carrière de professeur ont suivi ses leçons

Dans les premières années de son enseignement, M. Desaulniers se fit surtout remarquer par son aptitude et son goût pour les mathématiques. Il était plein d'ardeur pour cette science, et il en exaltait les avantages avec une certaine exagération qu'il ne se serait pas permise plus tard. Il était toujours vivement occupé de problèmes algébriques et géométriques; il s'attachait aux plus difficiles et quand il avait trouvé la solution, il éprouvait une joie qu'il exprimait devant tout le monde, et par cela même, il intéressait beaucoup ses élèves à l'étude de la science dans les profondeurs de laquelle il se plaisait ainsi à pénétrer.

La Physique fut aussi pendant un certain nombre d'années l'objet de ses leçons : elles étaient écoutées avec une vive attention à cause de la clarté avec laquelle il exposait les principes de cette science et de l'utilité pratique qu'il faisait reconnaître à ses applications. Il agrandissait sans cesse le domaine de ses connaissances en cette matière par ses études de chaque jour. Quand le cabinet de physique eut été pourvu d'un certain nombre d'instruments, il se livra à toutes sortes d'expériences, qui intéressaient

et instruisaient beaucoup les élèves. Il en fit même devant le public, soit dans les exercices de la fin de l'année scolaire, soit dans les réunions qu'il convoquait et où il exposait devant de nombreux auditeurs les nouvelles découvertes faites dans cette science, celles surtout qui se rattachaient à l'électricité. Il aimait à montrer les divers instruments aux personnes, qui visitaient la maison ; il en expliquait le mécanisme, montrait l'usage que l'on en pouvait faire, et faisait ressortir l'utilité des inventions récentes. Il mêlait à ses explications, qu'il savait toujours rendre piquantes, de ces saillies originales, si fréquentes chez lui, et qui étaient écoutées avec bonheur par ceux qui en étaient les témoins. Aussi disait-on : " Ce qu'il y a de plus curieux et de plus " intéressant au cabinet de physique de St. Hya- " cinthe, c'est le professeur qui le montre et qui en " fait voir l'usage."

C'est M. Desaulniers qui a introduit l'étude de la Chimie dans la maison, qu'il a pourvue d'un apparatus convenable pour l'enseignement de cette science. Ses leçons en cette matière ont été suivies avec une grande satisfaction et un grand profit de la part des élèves Ceux d'entre eux qui ont embrassé la carrière médicale se sont bien trouvés des connaissances qu'ils avaient acquises au collége et se sont plu à rappeler à leurs condisciples dans leurs nouvelles études le talent et la science de leur professeur.

M. Désaulniers s'était aussi livré à l'étude de l'histoire naturelle. Il a donné aux élèves des leçons sur cette matière pendant plusieurs mois. L'année

où cela s'est fait, il y avait ce qu'on peut appeler un enseignement *extra*, qui avait lieu pour les classes supérieures, pendant trois quarts d'heure après la prière du soir. Il y avait quatre cours dont les leçons étaient données alternativement par divers professeurs. L'histoire naturelle, comme il vient d'être dit, était enseignée par M. Desaulniers. M. le Supérieur actuel de la maison exposait les principaux faits de l'histoire, en les faisant apprécier sous le point de vue moral; celui que nous vénérons aujourd'hui sous le nom de Mgr. de Germanicopolis racontait la découverte et la conquête de l'Amérique par les Européens, et faisait connaître les riches productions de ce continent. M. Proulx, aujourd'hui Vicaire-Général de Mgr l'Archevêque de Québec, résumait les évènements contemporains les plus importants et donnait des notions élémentaires sur les formes des gouvernements et les lois générales de la société pour préparer les élèves à la carrière publique qu'ils devaient embrasser. Ces cours coûtaient beaucoup de travail aux professeurs, jeunes alors; ils étaient suivis avec une grande attention par les élèves, qui prenaient des notes et rendaient compte des leçons. Il n'y a peut-être jamais eu, à aucune autre époque, un labeur aussi fort, et un désir aussi vif de s'instruire chez les élèves de la maison, pris en général.

Le goût de M. Desaulniers pour les sciences naturelles fut remplacé plus tard par celui que lui inspiraient les études philosophiques et théologiques; mais il sut conserver l'ensemble des connaissances

qu'il avait acquises et se mettre jusqu'à un certain point au niveau des découvertes nouvelles. Il a formé et dirigé les professeurs qui l'ont remplacé, et il a attaché à son nom, comme son frère de Nicolet au sien, la réputation de l'un des hommes du pays les plus savants, dans les sciences physiques, du moins pour l'époque de son enseignement sur ces matières.

II

La renommée du professeur de physique a cédé à l'égard de M. Desaulniers à celle du professeur de philosophie. C'est sous ce dernier titre que son souvenir sera surtout rappelé avec honneur.

Dans son cours de philosophie à Nicolet, il montra une aptitude toute spéciale pour cette science à laquelle il se livra avec ardeur. Tout en étudiant l'auteur que son professeur expliquait, il lisait avec avidité les ouvrages philosophiques de la bibliothèque du Collége. Parmi ceux-ci se trouvait *l'Essai sur l'indifférence* de l'abbé de Lamennais. Il était difficile à un jeune homme de son âge de ne pas se laisser entrainer aux idées de cet écrivain, qui exprimait ses doctrines avec une vigueur et un éclat de style qui subjuguait. Il adopta son système philosophique et il le soutint même contre ses professeurs.

A St. Hyacinthe, il n'eut pas à lutter pour défendre la thèse dite du sens commun. Ses confrères dans l'enseignement s'éprirent vite d'une forte admiration pour le grand écrivain qui était alors regardé comme l'apologiste le plus éloquent du christianisme. Le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* avait acquis à son auteur un nom qui faisait autorité. Et certes il est peu de livres où la religion ait été défendue avec autant de force et d'éloquence.

On se trouvait tout disposé, si l'on n'avait pas fait de profondes études philosophiques et théologiques,

à admettre les idées du second volume de l'ouvrage en question, à raison de l'influence que le génie de l'auteur faisait subir à ses lecteurs, et parcequ'on croyait voir dans la doctrine qui s'y trouve une arme puissante en faveur de la foi.

On le sait ; l'abbé de La Mennais eut une école brillante en France ; il avait attiré à ses doctrines des hommes, jeunes alors, qui sont devenus dans la suite ces vigoureux et brillants athlètes qui ont fait la gloire de la polémique catholique en notre siècle ; il me suffit de citer les noms des Gerbet, des Lacordaire, des Montalembert.

Un homme qui a joué un grand rôle dans les luttes philosophiques et religieuses de notre époque et qui avait d'abord adopté quelques unes des idées de M. de Lamennais, le Père Ventura a dit à l'un des membres de cette maison : " Personne n'a été aussi puissant que M. de Lamennais pour combattre une doctrine erronnée ; il avait une logique d'une vigueur invincible pour tirer toutes les conséquences d'un faux principe ; aussi il a porté au Cartésianisme et au Gallicanisme des coups dont ils ne peuvent se relever ; mais lorsqu'il s'agissait de coordonner une doctrine, ce n'était plus la même chose ; il n'avait pas la science philosophique et théologique nécessaire, et l'ardeur de son imagination, ainsi que l'opiniâtreté de son caractère l'empêchait de voir le faible de ses propres théories. Aussi celles-ci, malgré l'éclat avec lequel elles sont exprimées, ne satisfont point l'intelligence murie par la réflexion et par l'étude. Le système philosophique de M.deLamennais n'est après tout qu'une belle bêtise."

Il nous faut dire que M. Désaulniers n'a pas été du nombre de ceux qui ont soutenu une polémique, qui eut du retentissement dans le temps, en faveur du système ainsi qualifié. Lors de cette discussion publique, il n'était pas à St.Hyacinthe, et à cette époque même, il renonçait à ses idées lamennaisiennes. Afin de fortifier ses études et d'apprendre la langne anglaise, il était allé suivre le cours philosophique du Collége des Jésuites à Georgetown. Là il trouva des professeurs instruits qui avaient étudié à Rome, et avaient entendu refuter le système de M. de Lamennais par le célèbre P. Rosaven, qui a écrit sur la question un livre remarquable. Ils n'eurent pas de peine à détromper leur intelligent élève. Celui-ci a toujours conservé pour ses maîtres deGeorgetown un profond respect et une vive reconnaissance: il a souvent rappelé leur mémoire à St. Hyacinthe où les noms des Révérends Pères Mulledy, Djérozinski, Ryder, Grace, sont bien honorablement connus.

Le nom du P. Rosaven que je viens de prononcer me rappelle un trait qui a quelque chose d'assez piquant. Dans un voyage à Rome en 1843, Mr. le Supérieur actuel de la maison avait l'honneur de voir souvent le savant Jésuite; il le consultait sur diverses questions auxquelles il trouvait dans les connaissances du Revd Père, les réponses les plus lumineuses. Il allait pres de lui chaque semaine pour affaires confidentielles dont on ne parle qu'à genoux. Au moment où ii se relevait, le bon Père le prenait par le bras et lui disait: Asseyez-vous maintenant et parlons du Canada. Puis après avoir entendu la

réponse à deux ou trois questions, le R. Père parlait lui-même des pays qu'il avait parcourus, de la Russie particulièrement, de l'état des esprits en Italie, et de choses du plus haut intérêt pour son jeune auditeur. Celui-ci profitait de la disposition qu'avait le vénérable vieillard à laisser échapper ses connaissances pour avoir son avis sur différentes matières. Il ne manqua pas de lui parler du système de M. de Lamennais; le Père en fit une refutation en règle, et après avoir déploré la chute de son auteur, il dit qu'il n'entretenait pas une entière confiance dans les services que ses anciens disciples pouvaient rendre à la religion. Il ne croyait guères que le Père Lacordaire fût appelé à la mission, qu'il a pourtant remplie avec un si merveilleux succès. Et il ajoutait: "Il y a ici Mr. l'abbé Gerbet; c'est un bien digne prêtre, mais je crains qu'il ne reste un peu imbu des idées de son maître."

Au sortir de cet entretien, l'interlocuteur du Père Rosaven rencontra M. l'abbé Gerbet avec lequel il était en relation assez intime. Je viens de voir le P.Rosaven, lui dit-il, et j'ai eu de l'intérêt à l'entendre réfuter le système de M. de Lamennais. "Et il le réfute bien victorieusement, dit M. Gerbet, je le sais mieux que personne; car c'est l'ouvrage que j'avais publié en faveur de ce système qu'il a attaqué directement. Quand son livre a paru, j'ai trouvé ses raisons si péremptoires, que j'ai immédiatement fait retirer de chez mon libraire les exemplaires du mien qui étaient encore sur ses tablettes."

On sait que Mr. Gerbet a vivement combattu les di-

verses doctrines hétérodoxes de M. de Lamonnais, soit avant, soit après son élévation à l'épiscopat. C'est lui qui, devenu évêque de Perpignan, a provoqué la condamnation des erreurs contenues dans le Syllabus, dont un certain nombre ont été autrefois soutenues par lui, alors qu'il était le disciple de celui que lui-même a appelé *Tertullien tombé*, mais qui heureusement n'a entraîné aucun de ceux qui s'étaient d'abord attachés à sa personne et à ses doctrines.

Nous ne croyons pas qu'une adhésion passagère aux doctrines philosophiques de Lamennais fasse plus de tort à la mémoire de M. Désaulniers qu'à celle de l'homme éminent dont je viens de parler, et que l'on doive d'une erreur dans les opinions de sa jeunesse arguer contre les doctrines qu'il a professées dans toute la maturité de l'âge et après les plus fortes études.

M. Désaulniers revint du Collége de Georgetown au bout d'un an avec le diplôme de Maitre-ès-arts, que ses talents et son travail lui avaient acquis, et aussi, il faut le dire, avec une teinte de libéralisme démocratique, et si je puis employer cette expression, d'américanisme, qui s'est totalement effacée depuis; mais on peut pardonner à un jeune homme de vingt deux ans de ne pas savoir toujours résister aux influences du milieu où il vit.

Ce fut dans l'été de 1834 que M. Désaulniers revint à St. Hyacinthe. Dans les quatre années qui suivirent, il fut chargé de l'enseignement des Mathématiques, de la Physique, et aussi de la langue

grecque qu'il avait jusqu'à un certain point étudiée à Georgetown.

Il avait reçu le sous-diaconat le 23 mars 1833 et le diaconat le 15 mars 1835. Il fut promu au sacerdoce le 30 juillet 1837. Il a été le premier prêtre qui ait été ordonné par Mgr. Bourget, qui avait été sacré quelques jours auparavant, le 25 du même mois. Il aimait à rappeler, comme ayant été pour lui une bénédiction du ciel, cette première imposition de ses mains pontificales faite par le pieux pontife qui jouit d'une si grande vénération dans l'Eglise du Canada.

M. Désaulniers reprit sa chaire de philosophie en 1838, et il l'occupa avec ce succès qui a toujours accompagné ses leçons.

Si les idées lamennaisiennes avaient disparu chez lui dans les études qu'il avait faite à Georgetown et par l'improbation dont le St. Siége les frappa à peu près à la même époque, il n'en faut pas conclure qu'il était devenu admirateur et disciple de Descartes. S'il brûla ce qu'il avait adoré, pour employer un mot célèbre, il n'adora pas ce qu'il avait brûlé. Il enseigna d'abord le traité de philosophie suivi au Séminaire de Québec, qui avait été rédigé par le vénérable M. Demers. Or dans ce livre se trouve une tendance assez marquée vers les idées de M. de Bonald, dont les doctrines en général sont opposées au Cartésianisme. Ce traité, parcequ'il n'était pas assez complet, fut remplacé par les Institutions Philosophiques de Mgr. Bouvier, dans lesquelles se trouvent exposés les divers systèmes sur les points controversés en philosophie, et dont l'auteur a dit en termes formels

qu'il était loin de se porter comme défenseur des doctrines de Descartes. Il est très possible que M. Désaulniers ait enseigné d'abord quelques-unes des idées de ce philosophe qui se trouvaient dans les livres qu'il expliquait, et dont il n'avait pu apprécier la portée, faute d'études suffisantes sur les matières auxquelles elles se rapportent. Mais il ne fut jamais un partisan de Descartes pour l'ensemble de ses doctrines et surtout pour sa méthode philosophique. A mesure qu'il étudiait, il voyait le peu de valeur de ce système devant la religion et devant la raison. Sans doute Descartes n'était pas un impie: si des écarts ont été reprochés à ses mœurs, il a donné les preuves d'un esprit religieux, dont on peut, s'il est besoin, faire l'apologie, pourvu que cela n'aille pas jusqu'au panégyrique. Mais il a aussi fait preuve d'un esprit singulier, excentrique et paradoxal, qui doit mettre en défiance contre sa valeur philosophique.

On voit comment l'imagination l'emporte en lui sur la raison dans les traités qu'il a faits pour expliquer la constitution physique du monde. Son système des tourbillons a été ridiculisé par tous les savants. Pascal a dit de lui qu'il n'avait fait qu'un *roman sur la nature*. Lui-même a raconté qu'il avait été déterminé à écrire par suite de l'impression qu'il avait reçue dans trois songes qu'il avait eus, desquels il donne les explications les plus bizarres, et où il prétendit trouver, ce sont ses propres paroles, le signe de l'esprit de vérité qui descendait en lui pour le posséder.

On sait que sa doctrine philosophique a été condamnée par la faculté de Théologie de Louvain à la demande du Nonce Apostolique, qu'elle le fut ensuite par celle de Paris et d'autres facultés de la France, comme contenant des erreurs dangereuses pour la foi ; que Leibritz et Huet s'en son moqués. ; qu'elle a été repoussée en général par la Société de Jésus et avec plus de force que jamais dans ces derniers temps.

Il y a bien plus que tout cela. Le Pape Alexandre VII donna, en 1663, son approbation à un décret de l'Index, condamnant, *donce corrigantur*, les divers ouvrages philosophiques de Descartes. Innocent XIII a renouvelé cette condamnation en 1722 : l'Index la maintient encore aujourd'hui. Qu'on ne s'en étonne pas : on a signalé diverses propositions de l'auteur des *Méditations philosophiques* comme étant du moins implicitement opposées aux dogmes chrétiens. On peut soutenir que Descartes n'ait pas eu l'intention d'enseigner quoique ce soit qui fût hétérodoxe ; mais la Congrégation de l'Index considère les doctrines en elles-mêmes, dans le sens qu'elles présentent naturellement, et dans les conséquences qu'on en peut tirer. Elle ne peut les tolérer sous le prétexte que l'auteur n'en aura pas saisi la portée. Au reste il restera toujours de ce maintien des ouvrages philosophiques de Descartes à l'Index, que Rome ne fait pas grand cas de la doctrine qu'ils contiennent et qu'elle est loin de regarder ce philosophe comme un génie dont les productions puissent être utiles aux intelligences, puisqu'elle tient toujours sous le boisseau cette lumière prétendue si brillante.

Mais si Descartes a été flétri par Rome, il a eu pour lui tous les ennemis de la religion, protestants et incrédules. Tous se sont appuyés sur ses principes. Les Rationalistes le saluent comme leur père. Aussi Bossuet qui, placé si haut voyait toujours si loin, disait qu'il prévoyait qu'une grande guerre se préparait contre l'Eglise sous le nom de philosophie cartésienne. Il est vrai qu'il croyait qu'on exagérait les conséquences de cette doctrine. Mais il faut bien qu'il y ait en elle quelque chose de singulièrement contraire à la vérité, puisque d'un côté l'Eglise la met à l'Index, et que de l'autre tout ce qui est anti-catholique s'en sert comme d'une arme pour se défendre.

Sans doute on peut dire, le doute de Descartes n'est pas réel, il n'est que fictif, hypothétique. Alors à quoi sert sa méthode, si indépendamment d'elle, on connait la vérité, et quelle philosophie que celle qui prend pour base une fiction !

D'ailleurs on a démontré qu'elle est impossible à suivre. L'homme ne peut à sa volonté, se défaire des impressions qu'a reçues son intelligence et reconstruire *à priori* l'édifice de ses connaissances. Vouloir trouver en soi et par soi seul la raison des choses, ce n'est qu'une orgueilleuse et sotte chimère. Descartes poussé à bout par ses adversaires a donné diverses explications qui en sauvegardant son orthodoxie personnelle, ont compromis sa logique et réduit toute sa philosophie à n'être que l'expression de cette vérité, que pour le sûr il n'a pas inventée, car elle appartient au sens commun, c'est que l'on

doit se mettre en garde contre les préjugés, et qu'il faut savoir se servir de son intelligence afin de pouvoir se rendre raison autant qu'on le peut de ce qui est l'objet de ses connaissances. Or toute la philosophie scholastique, que le Cartésianisme a attaquée, laquelle ne procède qu'avec un grand appareil d'argumentations, n'est que l'application de ce procédé, naturel à l'esprit humain.

Voilà comment depuis longtemps M. Désaulniers appréciait Descartes ; et il se défendait de l'assertion qu'il a été partisan déclaré de ses doctrines, comme d'une injure à sa raison, et jusqu'à un certain degré, logiquement parlant du moins, à son orthodoxie, dont il voyait les principes en opposition avec une philosophie à l'égard de laquelle l'Eglise manifeste sa défiance et que l'incrédulité n'a cessé d'exalter. Il a toujours été trop persuadé de lanécessité de donner à la jeunesse un enseignement profondément catholique pour l'imprégner, dans la plus haute des sciences humaines, d'idées propres à la mettre en dehors du sentier de la vérité.

III

M. Désaulniers a plusieurs fois déclaré qu'en étudiant et enseignant les divers systèmes de Philosophie, il ne trouvait dans aucun d'eux une lumière qui satisfît son intelligence, du moins sur plusieurs points importants ; quelque fois il doutait de la solidité de la propre doctrine qu'il professait ; il y adhérait plus par la confiance que lui inspiraient les auteurs où il la puisait que par une conviction de sa raison. Aussi il parut quitter sans regret l'enseignement de la Philosophie et il embrassa avec joie celui de la Théologie auquel il avait été appelé. Mais, neuf ans plus tard, l'étude de cette dernière science devait le ramener à sa chaire de Philosophie avec un attrait plus prononcé, et lui faire donner un enseignement qui jetât un éclat plus grand encore que dans la première période de son professorat. Il avait étudié et il allait enseigner la doctrine de l'Ange de l'Ecole.

Déjà depuis plusieurs années St. Thomas était l'objet d'un culte spécial dans la maison ; la confrérie de la *Milice Angélique*, qui l'honore pour Patron, y avait été établie. Sa vie avait été étudiée et les principaux traits en avaient été souvent présentés à l'admiration et jusqu'à un certain point à l'imitation des élèves. Quoiqu'aucune étude n'eut été faite à fond sur l'ensemble de ses doctrines, on les connaissait assez cependant pour que, il y a 20 ans, dans les exercices littéraires qui précédèrent la distribution

des prix, on ait placé sa *Somme*, sur le théâtre en la montrant comme une œuvre surhumaine où le génie d'un seul homme a pénétré dans les profondeurs des questions les plus difficiles et les plus importantes. Ce livre à la main, on défiait les intelligences les plus fortes des siècles modernes de venir apporter un monument qui put être mis à côté de celui de St. Thomas.

M. Désaulniers partageait depuis longtemps ces idées. Puis dans son voyage d'Europe, il avait vu dans les grandes écoles catholiques le courant se porter vers les doctrines de celui dont un Pape a dit qu'il a plus éclairé le monde que tous les autres docteurs, et dont le P. Lacordaire saluait la réapparition dans l'enseignement comme un gage rassurant de salut pour notre siècle. Il ne pouvait d'ailleurs se livrer à l'enseignement de la théologie sans avoir recours à celui qu'on a appelé le Prince de la science sacrée. Il eut lieu alors d'apprécier par une étude approfondie l'immense valeur des trésors renfermés dans la Somme de St. Thomas ; il sentit combien ils enrichissent et fortifient l'intelligence et comme les lumières qu'on y découvre illuminent toutes les questions qui sont l'objet des études religieuses. Mais en fréquentant le Théologien, il fit connaissance avec le Philosophe, et il trouva dans les idées de celui-ci la solution de bien des problèmes qui avaient fatigué son esprit. Il saisit plus clairement que jamais les rapports intimes qui se trouvent entre la Théologie et la Philosophie, et il comprit que bien qu'elles soient essentiellement distinctes l'une de

l'autre, la seconde de ces sciences est illuminée, dirigée par la première et que c'est avec raison que dans les siècles de foi, elle s'en confessait la disciple et la servante.

Après tout, qu'est-ce que la philosophie livrée à elle seule, produirait de doctrines, s'approchant de plus ou moins près de la certitude, en dehors des connaissances qui peuvent s'acquérir par les observations positives auxquelles s'offrent certains faits de l'ordre intellectuel ou matériel ? Quelle valeur aurait les assertions d'un philosophe dans l'ordre métaphysique et moral, si elles ne se rattachaient pas aux vérités du sens commun, ou à celles que la révélation force de croire ou du moins qu'elle favorise à raison de la relation qu'elles ont avec les dogmes de la foi ? Voyez-vous ces systèmes opposés des plus beaux génies philosophiques sur les points qui intéressent le plus l'esprit humain ? quel est celui qui exprime la vérité ? Sans doute l'un d'eux peut plaire d'avantage à certaines intelligences, mais qui les assure que la certitude qu'ils peuvent leur donner est plus forte que celle qui est produite sur d'autres esprits par les doctrines contraires ? Ce conflit, entre des évidences qui se reprochent mutuellement de se faire illusion, a toujours été un embarras pour les partisans de la vérité subjective, c'est-à-dire de la certitude réelle produite par l'évidence individuelle. A l'aspect de ces combats que se livrent les champions de l'arène philosophique, de ces systèmes dont l'un domine un jour et que bientôt un autre remplace, à ces affirmations et négations qui se font entendre

sans cesse sur les mêmes points, on est porté à s'expliquer le mot fameux de Pascal : Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine.

Y a-t-il une philosophie, c'est-à-dire, y a-t-il, sous ce nom, une véritable science, offrant un ensemble de doctrines qui enrichissent l'esprit humain de connaissances réelles et positives : ou la philosophie n'est-elle qu'une gymnastique de l'intelligence, utile si l'on veut pour exercer ses forces, mais qui n'aboutit pas à lui faire goûter cette joie qu'elle éprouve, quand donnant une pleine adhésion à un enseignement qui la satisfait; elle dit : C'est la vérité......Voilà, certes, une question bien grave. Ne serait-il pas pénible pour l'homme, avide de savoir, d'être obligé de se dire après de longues et laborieuses études : Je sais ce qui a été dit sur telles matières dans les diverses écoles philosophiques ; mais je ne sais pas dans laquelle se trouve la vérité. Ma science se borne à connaître que sur telle question, un de mes maîtres a dit : Oui, et l'autre : Non.

Sans doute la philosophie n'est pas, à proprement parler, la recherche de la vérité, qu'heureusement l'homme a d'autres moyens de trouver. On l'a définie : la connaissance des choses dans leurs principes les plus élevés, *cognitio rerum per causas altiores* ; ou si l'on veut, la connaissance de la raison des choses. Mais encore pour qu'elle satisfasse l'intelligence sous ce rapport, faut-il qu'elle présente des explications dont la valeur soit généralement reconnue par les maîtres de la science, et qu'on n'entende pas ceux qui font profession de les donner au public, comme

le fruit de leurs études, apporter à leur appui des raisons qui se contredisent les unes les autres. Les doctrines philosophiques si controversées n'auraient-elles pas besoin d'une certaine autorité qui fit pencher la balance en faveur de l'une d'elle ? Mais cette autorité, existe-t-elle ? Voyons.

Quelles sont les questions dont s'occupe la philosophie proprement dite. Ne sont-ce pas celles de la métaphysique et de la morale ? Or ces questions touchent nécessairement aux idées qui se rattachent à l'existence et aux attributs de Dieu. Mais n'y a-t-il pas une science qui a pour objet propre l'être divin considéré en lui-même, dans ses œuvres, dans ses lois ? Son nom l'indique ; c'est la Théologie. La science sacrée a donc à s'occuper des matières les plus importantes qui sont l'objet des investigations de la Philosophie. Elle emploie, il est vrai, d'autres procédés que celle-ci, quoiqu'elle appelle aussi à son aide les formes argumentatives qui servent à convaincre la raison. Elle énonce sur les points qui sont l'objet de ses études des conclusions participant plus ou moins à la certitude de la révélation qui lui fournit ses principes. De là d'abord il suit que lorsque le Philosophe émet une proposition que la Théologie condamne, elle est notée d'erreur et doit être rejetée par l'intelligence et que si au contraire un système philosophique vient en confirmation d'un dogme chrétien, il trouve en cela même une preuve en faveur de sa vérité.

Mais d'ailleurs, est-ce que la religion n'a pas de lumières à jeter sur les diverses sphères des connais-

sances humaines ? L'ordre de la nature n'est qu'un reflet de l'ordre surnaturel ; Dieu s'est peint dans ses œuvres ; l'âme de l'homme est faite à son image et à sa ressemblance ; le monde physique n'est en tout qu'un symbole du monde spirituel ; un examen, approfondi, fait aux lumières de la foi, sait reconnaitre les lois de la sphère terrestre dans celles qui apparaissent dans une ordonnance supérieure ; la création tout entière, suivant le texte sacré, est une expression des secrets de la nature de Dieu même. *Invisibilia enim ipsius à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur*, Rom. 1,20. Ne serait-ce pas la philosophie la plus belle, la plus élevée, et après tout la plus certaine, que celle qui chercherait la raison des choses de la nature dans leur corrélation avec celle de l'ordre surnaturel ; alors cette science serait bien *cognitio rerum per causas altiores ?* Eh bien ! le Théologien n'est-il pas par l'objet même de ses études, préparé à mener cette investigation à bonne fin ? S'il donne une attention spéciale aux questions philosophiques, il aura reçu, dans les connaissances sacrées qu'il a acquises, une lumière dont il s'éclairera pour en pénétrer les profondeurs et en éclaircir les difficultés.

Maintenant, supposez toute une école d'hommes voués aux études sacrées, qui se succèdent pendant plusieurs siècles, en brillant des dons les plus éclatants du génie ; qui sont devenus les oracles de la société chrétienne, laquelle, pour donner les raisons des dogmes dont elle professe la foi, recourt sans cesse à leurs lumières ; qui ont reçu du ciel une

grâce spéciale pour interpréter les doctrines sacrées, et qui à l'autorité de l'intelligence et de la science, joignant celle de la sainteté, sont vénérés par le monde catholique sous le nom si glorieux pour eux de Pères et de Docteurs de l'Eglise. Eh bien ! si dans leurs ouvrages divers se trouvent éparses des idées qui réunies forment un ensemble de doctrines philosophiques sur les plus hautes questions, je le demande, quelle philosophie se présenterait avec une aussi grande puissance pour conquérir l'intelligence ?

Ici nous emprunterons des paroles écrites par M. Désaulniers dans l'Esquisse d'une lecture qu'il avait été invité à faire à l'Institut Médical de Montréal. " Il y a une philosophie chrétienne ; j'entends par là, l'étude de la raison des choses, fondée par St. Denis l'Aréopagiste, développée par St. Justin, Clément d'Alexandrie, St. Grégoire de Nazianze, St. Jean Damascène, approfondie par le génie le plus pénétrant dont s'honore l'humanité, par ce génie dont le nom prononcé par les docteurs scholastiques était souvent accompagné du témoignage de leur admiration, *Augustinus, cui cave ne quemquam anteponas*, étude enfin continuée par St. Anselme et St. Bonaventure, puis fidèlement exposée par St. Thomas d'Aquin, dont les vives lumières dissipent les ténèbres de la connaissance humaine et donnent à cet illustre docteur, le titre que lui seul possède ici-bas, d'*Ange de l'Ecole*."

St. Thomas.—M. Désaulniers avait étudié sa Somme dans son enseignement théologique ; il avait

éprouvé par lui-même, ce que le P. Lacordaire a dit: "Quand on a étudié une question même dans de grands hommes et que l'on a recours à cet homme là, on sent qu'on franchit plusieurs orbes d'un seul coup et que la pensée ne pèse plus." Il avait senti avec quelle raison St. Thomas est appelé le Prince de la science sacrée. Mais les questions philosophiques sont sans cesse mêlées aux questions théologiques dans la Somme du grand docteur. En étudiant les unes on pénètre dans les autres. M. Désaulniers fut frappé de la doctrine de St. Thomas sur ce qui avait fait l'objet de ses études pendant qu'il professait la Philosophie ; il la trouva nette, bien coordonnée, et donnant une solution satisfaisante à des problêmes qui avaient longtemps occupé sa pensée. Il avait à sa disposition non seulement la *Somme théologique*, mais aussi la *Somme philosophique*, les *commentaires sur les livres des sentences*, et ces Opuscules du St. Docteur dont plusieurs sont d'assez longs traités où les plus hautes questions métaphysiques sont discutées. Par l'étude approfondie des livres de St. Thomas, il connut l'ensemble de sa doctrine ; il vit comment les théories philosophiques se liaient chez lui aux démonstrations théologiques ; et il trouvait dans ces objections, que le grand théologien pose lui-même à ses thèses et qu'il refute si victorieusement, les principes des systêmes opposés à l'enseignement de l'école dont il a été l'Ange. Comment se ferait-il que cet homme qui, dans la science théologique n'a pas de rival, dont les écrits sont d'une telle utilité à l'Eglise qu'un sectaire a dit: *Tolle Thomam et dissipabo*

Ecclesiam, à qui on n'a pas reproché une seule erreur dans les nombreux *in folio* qu'il a écrits en ce qui a la révélation pour objet, qui a su distinguer avec une telle perspicacité tout ce qu'il y avait de répréhensible et de funeste dans tant de fausses doctrines qu'il a refutées ; comment se ferait-il que ce génie si élevé, si profond, si pénétrant dans les questions théologiques fut borné, et superficiel dans les questions philosophiques ! qu'infaillible en quelque sorte dans la science sacrée, il ait donné dans de grossières erreurs dans la métaphysique, et que l'autorité devant laquelle s'inclinent tous les théologiens, doit être de peu de poids pour les philosophes ?

On a dit qu'une telle considération n'a pas une grande valeur, parce qu'un autre génie qui brille d'un éclat plus resplendissant encore peut-être dans les annales de l'Eglise, St. Augustin, a défendu les idées platoniciennes opposées à celles que St. Thomas a suivies lui-même. Mais cette difficulté n'a aucun fondement. Elle suppose un fait dont la fausseté est démontrée. Le grand Evêque d'Hippône n'est point un partisan de Platon, et par des travaux récents il a été établi qu'il n'y a aucune opposition essentielle entre les doctrines philosophiques de St. Augustin et celles de St. Thomas. Celui-ci cite souvent à l'appui de ses propositions l'auteur de la *Cité de Dieu* et de tant d'autres magnifiques traités. Il a aussi fréquemment recours à l'autorité de St. Denis l'Aréopagite et d'autres Pères de l'Eglise. Aussi peut-on regarder la Somme comme le résumé méthodique et rationel de la tradition chrétienne dont les Pères ont été les principaux organes.

On a présenté une autre difficulté plus spécieuse en disant que la Philosophie de St. Thomas n'est qu'une reproduction de celle d'Aristote. Si cela était vrai, il s'en suivrait que la doctrine du Stagyrite aurait reçu de l'adoption qu'en aurait faite le grand Docteur, et de l'harmonie qu'il aurait montré se trouver entre elle et les dogmes catholiques, une autorité qui serait de la plus haute valeur en faveur de sa vérité. Rien n'empêche de croire que des philosophes payens aient pu, dans les questions de l'ordre naturel, formuler des théories justes et conformes à la réalité des choses. Viennent ensuite les théologiens qui s'emparent de ces idées, les développent, en montrent la conformité avec les vérités révélées et leur donnent ainsi une autorité qu'elles n'avaient pas d'abord. De sorte que la conséquence à tirer du fait que St. Thomas aurait embrassé sur certains points les opinions d'Aristote, ne serait pas que le Docteur angélique eut erré, mais que le chef des Péripateticiens aurait enseigné une doctrine qui se présenterait avec la plus haute autorité pour conquérir le domaine des intelligences.

Mais on ne saurait admettre que St. Thomas n'ait été dans les matières philosophiques qu'un disciple d'Aristote. On vient de le dire : il s'appuie souvent, pour les questions qui s'y rattachent, sur l'autorité de St. Denis, de St. Augustin et d'autres Pères. Sans doute il a emprunté beaucoup à Aristote, qui avait la vogue dans son temps ; il se sert de sa méthode et de ses termes en usage dans l'Ecole. Mais il modifie essentiellement sa doctrine, même dans les ques-

tions qu'il traite d'après lui. Il est possible qu'une certaine prédilection pour ce philosophe, dont assurément le génie est digne d'admiration, lui ait fait donner à quelques unes de ses idées une interprétation favorable que tous n'admettraient pas ; mais cela même indiquerait que le Théologien tenait plutôt à confirmer sa doctrine par l'autorité du philosophe qu'il croit être en faveur de son opinion, qu'à déclarer qu'il lui avait emprunté sa pensée. En un mot, St. Thomas cite Aristote à l'appui de sa proposition, mais il n'énonce pas cette proposition parce que Aristote la soutenait. Celui-ci est pour lui un philosophe dont l'autorité a du poids, mais ce n'est pas un maître dont il ne fasse qu'exposer les leçons.

Au reste, les philosophes grecs doivent-ils aux pures conceptions de leur intelligence les doctrines qu'ils ont enseignées et qu'on retrouve, plus ou moins modifiées, dans les Docteurs de l'Eglise ? On sait que Platon a beaucoup voyagé, qu'il visita l'Egypte et conversa longtemps avec les prêtres de ce pays qui lui enseignèrent leurs traditions et celles des Hébreux ; on croit même qu'ils lui firent connaître les livres de Moyse et ceux des Prophètes. Aristote a pu apprendre les doctrines hébraïques par son maître, et lui-même fut longtemps en rapport avec un habile homme de la Judée qui l'instruisit à fond de la science et de la religion tant de son pays que de l'Egypte.

On voit dans l'ébauche de la lecture que M. Désaulniers se proposait de faire à l'Institut Médical, qu'il voulait établir que les idées fondamentales de

la philosophie de St. Thomas, et notamment sa doctrine sur la substance,se trouvent dans les traditions orientales ; qu'elles s'appuient sur des textes des livres sacrés et que le peuple Juif avait les notions les plus hautes et les plus pures sur les principales questions qui peuvent intéresser l'esprit humain. Remontant jusqu'à notre premier père, il nous montre celui-ci recevant du Créateur les connaissances les plus développées sur tout ce qui tient à la nature de l'homme, tant pour son être spirituel, que pour son être matériel. Le péché n'a pas nécessairement enlevé à Adam cette science de l'ordre naturel ; elle s'est transmise facilement à ses premiers descendants, qui dans leur vie de 7, 8 à 9 siècles étaient si longtemps en communication les uns avec les autres. Abraham avait vécu avec Sem, celui-ci avec Mathusalem et Mathusalem avec Adam. Abraham devait donc posséder les plus vastes et les plus profondes connaissances qui auront, en grande partie du moins, passé à sa postérité, et se seront conservées dans le peuple dont il a été le père. Nous trouvons dans l'esquisse de la lecture dont il est question un passage mis au net que nous citons avec plaisir. " Il ne faut pas croire que toutes les connaissances de l'antiquité ont été acquises par les génies du siècle de Périclès. A cette époque et même cinq cents ans plus tôt, les nations avaient admiré les beautés artistiques déployées avec profusion dans la construction du Temple de Solomon ; les oreilles de l'homme avaient entendu les chants mélodieux des enfants d'Israël, répétant, tous les jours, ces cantiques de

David, qui expriment, dans un langage incomparable, les sentiments de la plus vive éloquence et exhalent les suavités de la plus délicieuse poésie ; l'intelligence humaine avait compris les écrits de Moyse, historien, philosophe, législateur et poëte, homme placé au-dessus de tous, sous ce quadruple rapport. En outre la nation qui devait produire un Isaïe, ainsi qu'un Jérémie, n'avait-elle pas eu sa possession, ce qu'il faut pour le progrès de l'intelligence humaine dans l'Eloquence, la Poésie et la Philosophie ? Ainsi les Docteurs de l'Eglise qui puisaient à ces sources du savoir humain étaient loin d'éprouver la tentation de se déclarer les disciples de Platon ou d'Aristote."

Il suit de ces considérations que les philosophes grecs auraient été, par la tradition des Juifs et des Egyptiens, en quelque sorte disciples des Patriarches, et que ces connaissances, tout incomplètes qu'elles aient été, qu'ils ont puisées à cette source, expliquent les aperçus lumineux qu'on retrouve dans leurs livres, aperçus qui forment un si éclatant contraste avec les grossières et nombreuses erreurs, fruit de leur conception individuelle, dont leurs ouvrages sont remplis.

Cette conclusion est confirmée par ce qu'on trouve dans les importants travaux des savantes sociétés de Londres et de Calcuta, sur la philosophie des anciens Indoux ; on y rencontre, presque dans les mêmes termes, la théorie d'Aristote sur l'âme. Celui-ci n'aurait-il pas puisé sa doctrine dans les livres indiens que la conquête d'Alexandre avait pu mettre à

sa dispositions ? Mais les philosophes de l'Inde n'auraient-ils pas emprunté eux mêmes leur science à la tradition ? On sait que cette contrée touche au berceau du genre humain, et qu'on retrouve chez elle les plus nombreuses traces des révélations primitives.

Eh bien ! maintenant une philosophie dont les linéaments se découvrent dans les traditions bibliques, qui appartient à la science des plus anciens peuples, qui a été plus explicitement formulée par le génie méthodique d'Aristote, avec alliage d'erreurs pourtant, une philosophie dont la substance se reconnait dans les livres des Pères de l'Eglise, de St. Denis, et de St. Augustin surtout, que le prince de la théologie, le Docteur surnommé Angélique, a adoptée, défendue et mise en harmonie avec les dogmes de la religion et qui a dominé dans les écoles, alors que le domaine de la foi était le plus fort sur les intelligences ; une telle philosophie ne se présenterait-elle pas avec le caractère de la plus imposante autorité ? Si on la rejette, comme nulle autre n'a pour elle incontestablement des titres semblables pour s'imposer à la raison humaine, les discussions philosophiques n'ayant point d'autre valeur que les conclusions contradictoires des divers systèmes, les questions qui en sont l'objet ne recevront jamais une solution qui satisfasse l'intelligence. Alors la philosophie mériterait-elle le nom de science, et ne serait-il pas pénible de se livrer à tant de laborieuses études pour en venir au mot suprême de la science de Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

Ces considérations avaient fortement frappé l'esprit de M. Désaulniers. Il répétait : ou il n'y a pas de philosophie, ou il faut suivre celle qui a pour elle l'autorité des docteurs catholiques. Il ne pouvait accepter la première de ces alternatives. Il avait en trop haute idée la science qui dès sa jeunesse avait été l'objet de son étude de prédilection. Il la regardait comme le plus noble emploi des facultés intellectuelles de l'homme en dehors de la sphère religieuse. Il savait que c'est elle,qui donne à l'esprit humain les règles qui peuvent diriger ses opérations et empêcher sa raison de s'égarer dans ses argumentations, qu'elle fortifie l'intelligence en l'exerçant dans l'examen des questions les plus profondes et qu'elle ouvre à ses investigations des voies, par lesquelles elle peut satisfaire l'avidité de savoir qui la tourmente,en pénétrant dans les secrets de la nature spirituelle et corporelle. Il le sentait ; la science puisée à une saine philosophie devient une arme puissante à l'aide de laquelle le chrétien peut défendre la doctrine religieuse qu'il professe. Appuyé sur la parole révélée, le philosophe religieux plein de confiance en sa raison éclairée par une forte étude, porte un noble défi aux adversaires de ses croyances. Ils paraissent devant lui : saisissant le glaive de sa puissante argumentation, il les frappe à coups redoublés et il les voit abattus à ses pieds hors d'état de se servir de l'arme trompeuse du sophisme, que sa logique a rompue entre leurs mains.

D'ailleurs l'observation psy-chologique, la connaissance de notre principe intellectuel, de ses facultés,

de ses fonctions, l'examen des phénomènes de l'âme, des liens qui l'unissent au corps, de son mode d'opération au moyen des organes, c'est là, une matière qui ne doit point être étrangère à l'homme et qui demande d'être l'objet de ses études.

Convaincu de tous ces avantages de la science philosophique, M. Désaulniers avait protesté contre le mot de Pascal. Toutefois voyant que sur les plus importantes questions qui en sont l'objet, il y avait les divergences d'opinions les plus marquées entre les philosophes les plus éclairés des temps anciens et des temps modernes, il croyait qu'il y avait là aussi besoin d'une autorité qui décide et il sentait que la philosophie avait, sur les matières mêmes qui ne se rattachent pas, du moins immédiatement, au dogme, son *criterium* dans la théologie. Aussi croyait-il devoir à l'étude qu'il avait faite de la science sacrée, d'avoir des opinions arrêtées, une véritable conviction sur les points les plus discutés de la philosophie. La doctrine contenue dans les livres de St. Thomas l'avait attiré sans doute par l'autorité du grand docteur ; mais plus il l'étudiait, plus elle satisfaisait son intelligence ; il en était venu à dire que la philosophie n'avait guère plus pour lui de mystères, a la clarté qu'avait fait luire à ses yeux, celui qui est représenté dans ses images portant sur sa poitrine le soleil, comme symbole de la lumière dont il a éclairé le monde. Il avait lu dans la vie du Saint Docteur un trait qui était de nature à le rattacher à son enseignement.

La question des accidents eucharistiques s'agitait

dans toutes les écoles chrétiennes et partageait surtout les doctrines de la première de toutes, l'Université de Paris. Elle est plus ou moins étroitement liée à des disputes ontologiques qui de tout temps ont été agitées parmi les philosophes. Toutes les autorités avaient été citées et commentées ; tous les arguments et les subtilités avaient été épuisés de part et d'autre. Fatigués d'une lutte à laquelle on ne pouvait prévoir aucun terme, tous les docteurs furent d'avis de s'en rapporter au sentiment de frère Thomas d'Aquin : car ils avaient plus d'une fois éprouvé combien plus souvent que les autres il saisissait le vrai point de la difficulté, combien plus clairement il l'expliquait. Thomas se recueille, prie selon sa coutume, puis il trace, avec autant de précision que de lucidité, ce que l'esprit de Dieu daigne inspirer à son intelligence. Ensuite il vient a l'autel, place devant le tabernacle ce qu'il avait écrit sur le sujet controversé et il demande au Dieu qui y est renfermé de lui faire connaitre si son opinion est conforme à la vérité. Il avait été suivi par quelques religieux de son ordre ; ceux-ci voient Jésus-Christ apparaissant au saint Docteur et debout sur les feuilles mêmes écrites de sa main, lui disant qu'il avait écrit dignement sur le sacrement de son corps. La solution était en faveur de la réalité des symboles eucharistiques ; les membres de l'université se soumirent sans réserve à la décision de leur confrère, tout jeune qu'il fut alors, car il n'avait que 32 ans.

Tout le monde connait une autre merveille du même genre, mais plus célèbre, qui s'est opérée en

faveur de St. Thomas dans les derniers temps de sa vie. Le Docteur Angélique priait dans l'Eglise de son ordre à Naples. Tout à coup, il fut vu s'élévant de terre de plusieurs coudées, l'œil fixe sur le crucifix. L'image vénérée s'anime ; ces paroles sortent de sa bouche : Thomas, vous avez bien écrit de moi, quelle sera votre récompense ? Le saint répondit aussitôt : Pas d'autre, Seigneur, que vous même. Le Disciple du Docteur Angélique, dont nous rappelons le souvenir, croyait en étudiant sa doctrine, qui même lorsqu'elle est philosophique est toujours théologique par son objet, entendre comme un écho du *Bené scripsisti de me Thoma*; il lui semblait que cette approbation divine de ses œuvres, ineffable faveur qu'aucun autre docteur n'a jamais reçue, donnait a l'ensemble de son enseignement une autorité devant laquelle il faut s'incliner et qu'il était difficile de la concilier avec des erreurs sur les questions fondamentales de la philosophie, que le Saint docteur n'a traitées que pour y trouver un appui en faveur de ses doctrines théologiques, et qui se rattachent surtout au dogme de l'Incarnation et de l'Eucharistie, c'est-à-dire, tout spécialement à la personne du verbe incarné qui lui a dit : Vous avez bien écrit de moi, Thomas.

Sans doute M. Désaulniers n'a pas soutenu l'infaillibilité de St. Thomas pour tout ce qui se trouve dans ses écrits ; il ne prétendait pas que la note de témérité dut être attachée à ceux qui contredisent quelques-unes de ses opinions philosophiques ; luimême n'aurait peut-être pas cru défendre, avec une

parfaite conviction de leur vérité, certaines idées du saint docteur émises pour ainsi dire, en passant, sur des points secondaires ; il n'allait pas jusqu'à exiger qu'on ne fit usage que de sa terminologie, et il savait que les théologiens et les philosophes ne sont pas toujours d'accord sur le sens de quelques unes de ses propositions. Mais quant aux idées philosophiques qui se trouvent exprimées dans les divers ouvrages de l'Ange de l'école, qui font essentiellement partie de l'ensemble de sa doctrine, et dont il se sert dans ses argumentations théologiques, M. Désaulniers les avait adoptées et les soutenait avec énergie parce qu'elles satisfaisaient sa raison, et avaient une autorité dont rien à ses yeux ne pouvait balancer la valeur.

Au reste que la philosophie soit subordonnée à la théologie, qu'elle ait à emprunter à la science sacrée des lumières sans lesquelles elle court risque de s'égarer, c'est une vérité que le chef de l'Eglise a proclamée dans le 5e concile de Latran. Dans la Bulle *Apostolici regiminis*, Léon X après s'être élevé contre les fausses doctrines de certains philosophes s'exprime ainsi :

" Comme il ne suffit pas quelquefois de couper les racines des mauvaises herbes, si on ne les arrache entièrement de peur qu'elles ne repoussent de nouveau, mais qu'il faut encore éloigner *leurs semences et leurs causes originaires*, d'où elles naissent facilement ; et comme principalement les longues études de l'*humaine philosophie*, que Dieu, selon la parole de l'Apôtre, a montrée *vaine* et a rendue *folle* si elle est

privée du sel de la sagesse divine, lesquelles études, sans la *lumière de la vérité révélée*, conduisent parfois bien plus à l'erreur qu'à la démonstration de la vérité ; pour ôter toute idée d'erreur dans les susdites études philosophiques, nous ordonnons et commandons par cette salutaire constitution, qu'aucun dorénavent de ceux qui sont dans les ordres sacrés séculiers ou régulier, prêtre ou moine ou d'ailleurs obligé par le droit à prendre les ordres, n'étudie publiquement dans les universités ou ailleurs plus de 5 ans le *cours de philosophie* ou de *poésie* après la grammaire et le dialectique sans avoir fait quelqu'étude de la *Théologie* ou du *droit canon*. Mais après ces 5 ans passés, ceux qui veulent se consacrer à ces études en seront libres, pourvu toutefois qu'en même temps ou à part, ils aient donné leur temps à étudier la *Théologie* et les *sacrés canons*, afin que les Prêtres du seigneur trouvent dans ces saintes et utiles études, les rémèdes nécessaires pour purifier et guérir les *racines corrompues de la philosophie et de la poésie*."

On le voit par cette déclaration solennelle, la science qui a directement Dieu pour objet doit contrôler celles de la sphère purement naturelle, les diriger et fournir le *criterium* de leur vérité. L'indépendance de l'ordre philosophique de l'ordre théologique est un principe qui a fait subir à la société les plus fatales erreurs. La religion doit pénétrer tout enseignement ; c'est avec les lumières que donne la science sacrée que l'on doit étudier soi-même, et instruire les autres, même dans la science et les lettres, que relativement on appelle profanes,

mais qui, commetout ce qui est l'objet des œuvres de l'homme, doivent avoir, plus ou moins immédiatement, Dieu pour fin suprême.

Fort de connaissances théologiques étendues, puisées surtout dans les livres de l'Ange de l'Ecole, M. Désaulniers a donné dans ces dernières années un enseignement philosophique tout imprégné de ses doctrines, dans lequel il a montré l'harmonie de la raison et de la foi.

Nous ne prétendons pas dire queseul jusqu'ici dans nos colléges, ni même que le premier, il ait professé la philosophie de St. Thomas, mais son enseignement a jeté un éclat particulier; il a franchi l'enceinte des classes où il donnait ses leçons, il a eu du retentissement dans le public. Deux fois M. Désaulniers a été appelé à donner dans la ville la plus importante du pays des lectures sur la philosophie. L'élite intellectuelle de cette cité est venue l'entendre; il a déroulé devant elle les doctrines de St. Thomas; les plus vifs applaudissements de son auditoire et les appréciations des journaux ont rendu hommage à la hauteur de son talent et ont montré qu'il avait su faire donner le plus favorable accueil à la Philosophie du grand Docteur.

Si le nom de St. Thomas est plus connu dans notre société, si ses livres sont étudiées d'avantage, si ses doctrines ont plus d'empire sur les esprits, si l'on participe plus abondamment aux fruits de l'enseignement de celui que l'Eglise glorifie en reconnaissant que Dieu l'a illuminée elle-même par sa science merveilleuse et fécondée par sa sainte opération,

mirà eruditione clarificas et sanctà operatione fœcundas ; ces effets précieux sont en grande partie produits par l'enseignement du professeur de cette institution dont nous pleurons la perte avec le pays tout entier. C'est pour lui un mérite devant Dieu et une gloire devant les hommes.

IV

On a pu voir, par ce qui a été dit des études théologiques de M. Désaulniers, qu'il avait des connaissances étendues dans la science qui en est l'objet. Il enseigna le dogme une année seulement et la morale sept ou huit ans. A l'étude de St Thomas, il joignit celle de St. Alphonse de Liguori, dont la doctrine jouit d'une si haute estime dans l'église. Sentant toute l'importance de l'enseignement qu'il donnait, il s'y préparait consciencieusement. Là encore il fit briller les qualités qui le distinguaient comme professeur. Aussi les élèves du sanctuaire qu'il a initiés à la science sacrée ont-ils su apprécier les leçons qu'ils recevaient de lui. Leur confiance en sa science théologique et en son habileté à appliquer les principes aux questions particulières, les engagea à recourir à lui dans les difficultés qu'ils rencontraient plus tard dans l'exercice du Saint Ministère. Il était souvent consulté, non seulement par ceux qui avaient été ses disciples, mais aussi par d'autres membres du clergé. Les divers évêques qui se sont succédé sur le siége de St. Hyacinthe ont eu quelquefois recours aux connaissances qu'il avait acquises. Il s'est fait apprécier comme théologien au Troisième Concile de Québec, et Monseigneur de St. Hyacinthe venait, lorsqu'il a été atteint de la maladie qui l'a enlevé, de le demander pour être un de ses consulteurs au Concile qui a eu lieu tout récemment.

M. Désaulniers fut aussi chargé pendant quelques années de l'enseignement de l'Ecriture Sainte. Il a laissé des commentaires sur l'Evangile de St.Mathieu et la plupart des Epitres de St. Paul; ce ne sont sans doute que des analyses succinctes des interprètres des livres sacrés qu'il avait à sa disposition; mais ces notes donnent la substance de leurs travaux; elles précisent le sens de chaque verset et éclaircissent les principales difficultés que présente le texte. Elles sont certainement aussi utiles que quelques commentaires abrégés, qu'on remet entre les mains de ceux qui s'initient à la connaissance de la sainte Ecriture.

Maintenant il ne faut pas croire que ces hautes études auxquelles s'est livré l'esprit de M. Désaulniers l'aient empêché d'être un homme qui s'entendit aux choses pratiques de la vie. Au contraire, il a montré, en certaines matières du moins, une grande aptitude aux affaires temporelles, et sous ce rapport il a rendu à la maison dont il a été membre des services qui devront exciter en elle une perpétuelle reconnaissance à l'égard de sa mémoire.

L'édifice élevé par le vénérable M. Girouard ne suffisait plus aux élèves qui venaient y chercher l'éducation, et l'emplacement qu'il occupait avait des limites trop étroites pour les besoins de la jeunesse nombreuse qui s'y pressait; il devenait urgent de transporter ailleurs l'institution, afin qu'elle eut une maison à dimensions plus larges, et un terrain spacieux qui permit d'avoir des cours, des jardins, des bosquets, tout ce qui peut servir à l'utilité ou aux

agréments d'un établissement de cette nature. Un citoyen de St. Hyacinthe se chargea de pourvoir à ce besoin. Quoiqu'il ne fut guère alors qu'au début de cette carrière commerciale où il devait si honorablement se distinguer, il crut ne pouvoir faire un meilleur usage des premiers fruits de son industrie qu'en faveur de la maison dont il avait été élève lui-même, et dont l'établissement a tant favorisé le commerce et en général le développement de St. Hyacinthe. Il donna avec une admirable libéralité ce vaste terrain où est assis ce séminaire. En jouissant de tous les avantages qu'offrent les lieux que nous habitons, nous songeons souvent avec reconnaissance à celui dont le cœur généreux nous en a favorisés : et nous en sommes sûrs, les élèves qui nous remplaceront. quelque longue que leur succession puisse être, prononceront toujours, avec un hommage de gratitude, le nom inséparablement attaché à celui de cette maison, de M. François Cadoret.

Ils offriront le même tribut à la mémoire de M. Désaulniers qui a travaillé si efficacement pour la construction du nouveau séminaire. Le terrain était acquis ; mais les moyens de bâtir manquaient totalement. Où prendre les fonds nécessaires pour l'érection d'une aussi vaste maison que celle qui était projetée ? Les épargnes de l'institution ne s'élèvaient pas à un montant bien haut : il fallait tout attendre du dehors. Mais la Providence tournait favorablement les yeux sur l'œuvre de M. Girouard : elle se servit de M. Desaulniers comme de l'instrument de ses desseins. Il avait vu le collége de Nicolet élevé

en grande partie par les souscriptions du clergé. Il crut que vingt-cinq à trente ans plus tard la même générosité se retrouverait dans les membres du sanctuaire. Il s'imposa la tâche d'aller de presbytère en presbytère solliciter des secours. Ce fut pendant l'hiver de 1847 qu'il remplit cet office de mendiant, qui assurément avait son côté pénible, mais qui fut couronné d'un grand succès. Une souscription de trois mille louis, a attesté la libéralité permanente du clergé, et l'intérêt qu'il portait à notre institution: il nous est doux en ce moment de faire entendre des accents de gratitude, qui ne sont qu'un renouvellement de ceux qui, déjà plusieurs fois, ont été exprimés et dont l'écho retentira toujours sur les murs de cet édifice.

On le sent, le don du clergé, ne pouvait suffire. Heureusement un autre secours puissant vint en aide. Le gouvernement, comprenant que l'éducation est le premier besoin d'un peuple, que des institutions florissantes doivent faire son honneur et sa prospérité, que c'est dans les maisons où se font de hautes études que se forment les hommes qui peuvent faire la gloire d'un pays, et influer puissamment sur ses destinés, le gouvernement, sous l'empire de ces idées, a fait, à plusieurs reprises, des allocations considérables dans l'intention d'aider à bâtir la nouvelle maison.

Parmi les ministres dont l'influence s'est exercée à l'égard de cette institution d'une manière si favorable, nous croyons devoir mentionner spécialement le nom de cet homme, qui est une si pure gloire pour notre

nationalité par les qualités de son intelligence et de son cœur, dont St. Hyacinthe conserve les restes, et cette maison la riche bibliothèque de droit et d'agriculture, et qui a toujours eu pour M. Desaulniers une haute et affectueuse estime. On sent que je veux parler de l'Honorable Augustin Norbert Morin.

Messieurs les ministres du Gouvernement, au milieu des occupations si graves et si multipliées de leur charge, ont besoin que leur attention soit de temps à autre reportée sur des sujets, qui quoique d'un intérêt public, peuvent concerner spécialement certaines localités, ou certaines institutions. Et comme des reclamations diverses leur sont adressées, et qu'ils ne peuvent faire droit à toutes, il est nécessaire que des raisons qui peuvent produire leur détermination, dans l'octroi des des deniers publics, leur soient présentées par ceux qui ont intérêt à les faire valoir. M. Désaulniers fut ordinairement chargé de soutenir auprès des membres du gouvernement les pétitions et mémoires faits pour obtenir une allocation en faveur de la construction nouvelle. Il mit à cette œuvre beaucoup de sollicitude et l'on peut croire que la force d'argumentation dont il était doué n'a pas été sans influence sur la décision des honorables membres du Conseil Exécutif auquel il s'adressait : sous ce rapport il a contribué beaucoup à faire hâter l'érection de l'édifice. C'est lui aussi qui en a donné le plan général, et il a eu une grande part dans la direction des travaux de construction. Aussi il a pu dire avec vérité que cette maison était la sienne.

Il aurait eu une vive jouissance à assister à la bénédiction si solennelle qui en a été faite, par Mgr. Bédini, Nonce Apostholique, et depuis Cardinal, au milieu d'un immense concours de prêtres et de membres de la société civile; mais alors il était absent du pays, et il goûtait une autre satisfaction qui avait été longtemps l'objet de ses désirs. Dès l'âge de huit ans, il répétait souvent à son père qu'il irait visiter les lieux saints; cette pensée fut le rêve de sa vie: il ne savait comment réaliser ce projet si cher à son cœur, lorsque la Providence lui en fournit le moyen d'une manière qui assurément dépassait toutes ses espérances.

Une dame respectable à tous les titres, veuve d'un homme qui s'est fait un nom dans le pays par la fortune que lui ont acquises l'énergie de son travail et son habileté dans le commerce, avait dans cette maison un fils qui se distinguait par ses talents et son désir de s'instruire. Il était animé de l'envie de voyager, naturelle à tout jeune homme, et qui doit être plus ardente encore dans celui qui sait avoir les moyens de satisfaire cette inclination. Sa mère, douée de cette intelligence que la religion donne aux mères chrétiennes, sentait tout le danger qu'un voyage en Europe pouvait offrir à un jeune homme pour sa foi et ses mœurs. Elle savait que quelques-uns de ses compatriotes étaient allés perdre en France leurs principes religieux et avaient rapporté à leurs mères des angoises et des larmes. Elle sentait cependant que tôt ou tard il lui faudrait céder aux instances de son fils. Mais bientôt elle se dit: Mon enfant est jeune encore: il peut se laisser conduire

par un guide que je lui imposerai. Or il y a au Collége où il étudie un professeur qui, à raison de son caractère sacerdotal, de la haute intelligence et des connaissances variées qui le distinguent, serait pour lui un Raphaël qu'il aurait lieu de bénir au retour. Mon fils pourrait-il mieux compléter son éducation que par un voyage aux lieux les plus célèbres de l'ancien monde, dirigé par un tel maître? Et je donne en même temps à celui-ci le moyen d'augmenter le trésor de ses propres connaissances et d'être par là même plus utile à la maison dont il est membre et à la jeunesse d'élite qu'il instruit.

Sans doute il fallait doubler les frais du voyage projeté, déjà très dispendieux pour un seul. Mais la généreuse mère ne calcula pas devant les avantages qui se présentaient à elle: le voyage fut arrêté ; il s'est accompli et il a réalisé toutes les espérances. Il faut avouer qu'il y a eu là une conjonction plus rare encore que celle de certains autres ; une mère intelligente, capable de former un tel projet, une fortune permettant de le réaliser, un jeune homme riche, disposé à se laisser guider en tout, et un prêtre savant, éminemment propre à lui faire tirer de ce voyage les fruits les plus avantageux. On sent avec quelle joie M. Désaulniers accepta la proposition qui lui a été faite. Il a conservé toujours une reconnaissance pleine de vénération pour la noble dame dont la munificence a été si grande à son égard, sentiment auquel toute la maison s'est associée parce qu'elle a été enrichie des connaissances que son professeur a acquises pendant ce voyage.

M. Désaulniers a visité presque tous les pays de l'Europe. Il est allé dans des contrées où peu de voyageurs canadiens ont dirigé leurs pas, notamment en Espagne, en Autriche, en Prusse, en Pologne, en Turquie, en Grèce; il a touché l'antique Egypte; surtout il a parcouru la Terre Sainte, visitant les sanctuaires les plus vénérables, joignant dans ce pélérinage, aux recherches du savant, la satisfaction des plus pieux sentiment qu'une vive foi peut inspirer à un prêtre.

Le temps manque pour parler en détail de ce voyage, si plein d'intérêt pour ceux qui l'ont accompli et pour ceux qui en ont entendu rappeler les impressions. M. Désaulniers a écrit chaque jour des notes assez détaillées qui montrent l'étendue de ses connaissances et son esprit d'observation. Il est profondément à regretter qu'il ne les ait pas revues et mises dans une forme qui lui eut permis de les livrer au public; elles eussent fait un ouvrage qui aurait offert à de nombreux lecteurs de l'instruction et de l'agrément.

V

Pendant son absence en 1853, M. Désaulniers avait été élu Supérieur du Séminaire. Il a exercé cette charge durant six années, se montrant plein de sollicitude pour les intérêts de la maison, et sachant s'attirer l'affection de ceux qui étaient confiés à ses soins, à cause du dévouement dont il leur donnait des preuves. Qu'il nous suffise de rappeler ici d'une manière générale qu'il a rempli les devoirs que sa dignité lui imposait. Il serait trop long d'entrer dans le détail et l'on sait que les faits qui peuvent avoir lieu dans une semblable administration ne sauraient, à moins de circonstances extraordinaires, présenter un caractère bien saillant. Il nous faut passer à un évènement qui a fait paraitre M. Désaulnieurs sur un théâtre nouveau pour lui, et où les qualités de son intelligence et de son cœur ont brillé de la manière la plus honorable.

Un prêtre doué d'une certaine éloquence populaire, avait acquis une grande influence sur la population catholique du pays. Il avait prêché partout la tempérance avec un succès éclatant. Il avait fait adopter ses idées à M. Désaulniers, qui lui vint en aide dans les paroisses voisines pour la croisade qu'il avait entreprise contre un vice malheureusement trop commun. Frappé comme les autres de la parole entrainante et du zèle, du moins apparent, de celui qu'on appelait l'apôtre de la tempé-

rance, il s'était chargé de rédiger une adresse, pleine d'éloge et de remerciements, qui lui fut présentée à St. Hyacinthe.

Cependant on commençait à trouver de l'exagération et même de la violence dans le langage du prédicateur en vogue. D'une autre part, des rumeurs peu favorables au caractère sacerdotal de cet homme se répandaient dans le clergé et excitaient la défiance. Celui qui en était l'objet se renferma pendant quelque temps dans une congrégation religieuse ; il reparut ensuite passagérement dans les chaires du Diocèse de Montréal ; puis on apprit qu'il s'était retiré aux Illinois, où il évangélisait une colonie de canadiens établis dans ces lieux. Bientôt à son appel un certain nombre de compatriotes quittent leur pays et vont grossir le troupeau dont il avait la direction. La confiance qu'on avait en celui dont les prédications avaient eu un si grand succès en Canada, lui donna un empire absolu sur ceux qui étaient réunis autour de lui..................... Tout-à-coup le bruit se répand qu'il a été interdit et même excommunié par son évêque, qu'il est en rébellion ouverte contre son autorité, et qu'il a entrainé dans le schisme les Canadiens auprès de qui, il exerçait le ministère. Peu après cette rumeur reçoit une confirmation qui la rend incontestable, et detoutes parts on est forcé d'admettre, en la déplorant la chute du prêtre en qui on avait cru reconnaître un caractère apostolique.

Maintenant, celui-ci était-il perdu sans ressource ? N'y avait-il pas moyen de le ramener au devoir, ou du moins d'ouvrir les yeux de la population assez

nombreuse qui partageait sa défection ? Fallait-il laisser toute une colonie canadienne perdre sa foi et donner un douloureux scandale ?

Mgr de Montréal qui avait cru pouvoir permettre au malheureux prêtre de se charger du ministère sacerdotal auprès de ses compatriotes établis aux Illinois, chercha, dans la sollicitude du zèle ardent pour la gloire de Dieu qui le dévore, le moyen de rémédier au malheur sur lequel tous les catholiques de ce pays gémissaient......Il chargea un des plus dignes prêtres de son diocèse, qui avait été un bienfaiteur signalé à l'égard du prévaricateur, d'aller tenter près de lui un effort pour lui faire abandonner la voie dans laquelle il courait au précipice. En même temps il jeta, dans le même but, les yeux sur Mr. Désaulniers qui avait été son condisciple et son ami, et il pensa que dans le cas où l'auteur du schisme ne se rendrait pas, nul ne serait plus propre à lutter victorieusement contre lui, que le Supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe dont la science et l'habileté étaient si connues. Celui-ci sentit de suite tout ce que l'œuvre qu'on lui proposait avait d'important et pouvait présenter de difficultés. Connaissant les antécédents et le caractère de celui vers qui on l'envoyait, il n'avait guères d'espoir de changer ses dispositions : il s'attendait donc à un combat dont il ne pouvait prévoir les circonstances et l'issue, mais qu'il savait devoir être très pénible. Mais appelé par l'Evêque de Montréal et son propre Evêque à donner une preuve de son dévouement sacerdotal, il se mit au dessus de tous les obstacles, et confiant sa cause à Dieu, il partit généreusement.

A peine rendu sur les lieux, il vit que son ancien confrère n'était plus qu'un apostat qu'il s'agissait, non d'essayer de ramener à la vérité, mais de démasquer et de combattre ouvertement. Il le trouva maître des esprits; il sentit qu'il fallait bien des efforts et du travail pour les lui arracher; il savait qu'il aurait à lutter contre des préjugés déjà enracinés, et contre un adversaire capable de se servir pour le combat des moyens des moins légitimes. Toutefois il n'hésita pas un instant à s'imposer le sacrifice. Lui qui n'avait jamais connu les travaux du ministère curial, il accepta ainsi, en pays étranger, la desserte d'une paroisse où il y avait une assez forte population.

Le voici à l'œuvre, remplissant avec zèle tous les devoirs du pasteur à l'égard de ses paroissiens, et attaquant le schisme avec la plus grande énergie. Par la clarté de sa parole, la solidité de sa doctrine et la force de son argumentation il fit comprendre la nature de la constitution de l'Eglise, l'obéissance due à l'autorité épiscopale, et les tristes résultats de la funeste position où se mettaient ceux qui, coupables de désobéissance, encouraient la sentence terrible de l'excommunication.

Il parlait en chaire tous les dimanches sur ces sujets, et à chaque fois il avait la consolation de voir un certain nombre de schismatiques venir à ses pieds abjurer leur erreur. Outre ses instructions publiques, il avait presque chaque jour des conférences privées avec quelques-uns de ceux que la parole du prêtre apostat avait entraînés dans sa chute ; il les éclairait et presque toujours, il venait à bout de les convaincre

que c'était un devoir pour eux de se séparer de lui et de reconnaitre l'autorité épiscopale. Il fallait certes du courage à ces hommes et une parole éloquente et favorisée de Dieu à celui qui le leur inspirait, pour qu'ils pussent en venir à cet acte solennel de l'abjuration d'une erreur soutenue d'abord avec opiniâtreté, s'avouer coupables et dignes de la censure que l'autorité ecclésiastique avait portée, et demander humblement et publiquement d'en être absous.

Nous ne pouvons entrer dans plus de détails sur les travaux de M. Désaulniers à Bourbonnais; il nous suffit de dire qu'ils ont été couronnés du plus glorieux succès. Sans doute, il n'a pas éteint totalement le schisme, et le zèle éclairé de ses successeurs a eu lieu de s'exercer d'une manière très-méritoire et très-honorable pour eux. Mais le coup mortel était porté: l'influence si dangereuse de l'apostat a été anéantie, et la foi d'un grand nombre de nos compatriotes a été conservée, grâce au dévouement, aux travaux et à l'intelligence de celui qui alors portait le titre de Supérieur de cette maison: le ciel lui en donne la récompense et les hommes doivent en glorifier sa mémoire.

Ce n'est pas seulement aux Illinois que la parole sacerdotale de M. Désaulniers s'était fait entendre avec éclat et avait produit des effets salutaires. Sans avoir toutes les qualités de l'orateur, il était un prédicateur qu'on écoutait avec un vif intérêt, surtout dans les circonstances où les grands sujets qu'il avait

à traiter lui avait fait apporter une préparation particulière. Deux fois la ville de Montréal applaudit à son éloquence, à la célébration de la fête nationale, et à la cérémonie funèbre qui eut lieu en l'honneur des défenseurs de l'Eglise morts à Castelfilardo. Il a souvent prêché dans les campagnes ; il savait rendre sa doctrine intelligible à tous, et il avait quelquefois des accents pathétiques qui remuaient les cœurs. Il a surtout fait goûter sa parole dans les prédications qu'il a faites ces années dernières aux exercices du Jubilé.

Son sujet favori était l'Eglise et son chef. Animé d'un grand zèle pour défendre l'établissement sacré contre lequel les portes de l'enfer ne doivent point prévaloir, et l'autorité du Vicaire du Christ qui en est la pierre fondamentale, il s'attachait à rféuter toutes les erreurs qui les attaquent, et à inspirer à leur égard, aux fidèles qui l'écoutaient, cet amour dont il était pénétré lui-même. Il s'est fait, avec raison, un mérite d'avoir travaillé pour cette église, qui est le prix du Sang du Christ, hors laquelle il n'est point de salut, et dont on ne repousse jamais l'influence dans l'ordre moral, intellectuel et social, sans les plus funestes résultats.

La cause du successeur de St. Pierre a été l'objet des derniers accents qu'il ait fait entendre au public. Notre ville est encore sous l'effet des émotions de ce jour. Six de ces jeunes citoyens tous élèves de cette maison, s'arrachant aux bras de leurs parents qu'ils laissaient tout en pleurs, disant un douloureux adieux à de nombreux amis, excitaient l'admiration

publique par un dévouement qui les portait à aller se condamner à tout ce que la vie de soldat a de dur et de pénible, à s'exposer à de cruelles blessures et même à trouver la mort sur le champ de bataille. C'était au chef de l'Eglise qu'ils allaient ainsi offrir leur sang ; ils étaient là réunis dans le sanctuaire pour faire agréer au Dieu mort pour eux et dont le Pape est le représentant sur la terre, la généreuse résolution qu'ils avaient prise et recevoir de lui la grâce de l'accomplir avec fidélité. Il fallait une parole qui fut l'expression des sentiments publics à leur égard, et qui fut pour eux un enseignement et une bénédiction. Cette parole s'échappa du cœur de M.Désaulniers en accents dignes de la circonstance; elle impressionna vivement les jeunes Zouaves et tout l'auditoire. L'émotion de l'orateur se communiqua à ceux qui l'écoutaient, des pleurs furent versés. Hélas ! deux mois après, dans le même sanctuaire, d'autres larmes furent répandues : c'était sur les restes mortels de celui, dont au jour que j'ai rappelé, on avait entendu la voix éloquente.

VI.

M. Désaulniers était dans un âge où il pouvait encore laisser espèrer de lui bien des services. Sa constitution était forte ; à le voir, on aurait dit de lui le mot des anciens : *mens sana in corpore sana*. Mais il faut le dire ; il faisait peu de cas des prescriptions de l'hygiène ; on lui reprochait de ne pas prendre assez d'exercice. Aussi vit-on avec joie, à part les autres motifs qui faisaient apprécier ce cadeau, le don d'un magnifique billard que lui firent ses anciens élèves. C'était une généreuse expression de leurs sentiments respectueux et reconnaissants, qu'il accepta avec la plus vive gratitude et qui lui causa une forte émotion. Il se plaisait au jeu, de soi utile à la santé, auquel on lui avait donné l'occasion de se livrer. Ce fut, hélas ! dans la salle même où il prenait cet exercice que se manifesta et d'une manière alarmante le symptôme de la maladie qui devait l'enlever. Le 30 avril de l'année dernière, il venait de prendre son déjeuner ; il s'approchait du billard, quand il tomba tout à coup à la renverse en perdant connaissance. Cette syncope ne dura que quelques instants, mais elle suffit pour établir un pronostic des plus facheux. On le sent, il eut à prendre alors des précautions et à suivre le régime qu'un habile et dévoué medécin lui prescrivit. Au bout d'un certain temps l'alarme qu'il avait éprouvée semblait être bien affaiblie chez lui ;

il se sentait assez bien ; on paraissait aussi dans la maison se rassurer à son égard. Il voulait reprendre le travail, et il avait dessein de faire un traité de philosophie selon les doctrines de St. Thomas, qui fut le développement de l'abregé qu'il n'avait mis entre les mains de ses élèves que provisoirement. La Providence ne lui a pas permis de s'occuper beaucoup de cette œuvre ; elle lui en a inspiré une autre qui fut un magnifique complément des services que la maison a reçus de lui.

La destinée future de cette institution préoccupait fortement l'esprit de M. Désaulniers. Il se demandait si un florissant avenir lui était réservé. Il l'espérait, parce qu'il lui semblait que la Providence avait manifesté à son égard une bienveillance toute particulière. Le zèle et la générosité admirable du vénérable prêtre qui l'a fondée ; la faveur dont dès son origine elle a joui auprès du public ; les élèves nombreux qui sont venus y recevoir l'éducation ; le developpement qu'elle a fait prendre à la localité où elle est placée ; le siége épiscopal qu'elle a fait surgir ; la bienveillance que le clergé lui a témoignée par des donations généreuses, et par le grand concours de ses membres à toutes ses fêtes solennelles ; l'appréciation des services qu'elle a rendus exprimée par le gouvernement, dans les allocations libérales dont il l'a gratifiée, et dans les visites qu'elle a reçues de Lord Aylmer, lord Gosford, lord Sydenham, lord Elgin, et sir Edmund Head, qui lui a amené son Altesse Royale, le Prince de Galles ; les 200 prêtres, 25 religieux, et

4 évêques sortis de son sein ; le terrain si magnifique et si étendu où l'institution est assise, et le grand et bel édifice qu'elle occupe ; ce passé et ce présent étaient aux yeux de M. Désaulniers le gage d'un glorieux avenir pour cette maison par le bien qu'elle ferait à la société. Il y voyait les hautes études s'y développer de plus en plus, et la science s'y cultiver avec succès pour enrichir de ses fruits, plus nécessaires aujourd'hui que jamais, un grand nombre de membres du sacerdoce et de citoyens appelés à agir sur les destinées du pays. Il se flattait que les saines doctrines auraient toujours ici des défenseurs habiles dans des hommes qui auraient pu acquérir de vastes et profondes connaissances, et que ce Séminaire servirait ainsi efficacement la cause de la vérité, qui aujourd'hui doit lutter contre tant d'adversaires ; telle était l'espérance de M. Désaulniers.

D'un autre côté il sentait que la dette qui pèse sur la maison, quoiqu'elle ne soit pas au-dessus de ses ressources, était un obstacle à des améliorations qui dans l'ordre matériel et scientifique seraient reclamées par le but auquel cette institution aspire ; et puis il voyait des limites s'opposer à son action et au développement de sa prospérité. A cet aspect, il conçut l'idée d'assurer à ce Séminaire une fondation qui lui permît de réaliser les espérances qu'il entretenait à son égard.

Il savait combien la maison était chère à un grand nombre de membres du sacerdoce qui savent apprécier tout ce que de fortes études, animées de l'esprit catholique, peuvent avoir d'influence salutaire sur

les destinées religieuses du pays. Il crut qu'un nouvel appel fait à leur générosité, et à leur intelligence des besoins de notre société, serait favorablement accueilli. Il forma un plan tellement hardi qu'on ne croyait qu'à un succès fort restreint et que son espérance était qualifiée de chimère. Mais il comptait sur le concours du ciel, toujours favorable à tout ce qui peut servir à étendre l'empire de la vérité. Sa santé était devenue chancelante ; les voyages le fatiguaient beaucoup ; la demande qu'il se proposait de faire pouvait paraître importune et exorbitante, et amener un refus, qui tout raisonnable qu'on le supposât, ne laisserait pas de lui être pénible. Qu'importe ? Il s'agit d'assurer l'avenir de l'institution qui lui est si chère et qu'il croit appelée à servir bien efficacement la religion et la patrie. Il part comme Alexandre, avec l'espérance, et bientôt il revient, pouvant dire comme César, *veni, vidi, vici.* Non, le dernier mot est de trop ; il n'y a pas eu de victoire, parcequ'il n'y a pas eu de combat. Ce zèle si prononcé pour l'éducation qui fait la gloire de notre clergé et le rend si cher au peuple ; cet intérêt bienveillant que, comme il a déjà été dit, nombre de membres du sacerdoce portent à cette maison, et l'influence personnelle de M. Désaulniers, objet d'une si haute et affectueuse estime, tout cela faisait qu'il n'a guère eu qu'à exposer le but et les motifs de sa demande, pour que là, où c'était possible, un généreux acquiescement lui fut donné. Sans doute des circonstances dues à diverses causes peuvent empêcher ceux qui ont montré une intention si bien-

faisante d'en venir à l'effet, du moins pour tout le montant souscrit ; mais il y a tout lieu d'espérer qu'avec le temps, il y aura pour cette institution une fondation qui lui permettra de faire à la société le bien qu'ont en vue ses directeurs.

La plus vive reconnaissance sera toujours attachée dans cette maison au souvenir de ce bienfait ; les directeurs du Séminaire s'estiment heureux d'offrir une expression de ce sentiment en transmettant aux élèves qui se succèderont dans cet établissement les traits de ceux qui ont droit au titre de ses Fondateurs. Déjà la galerie de ces bienfaiteurs insignes de l'institution est commencée ; elle sera due à un artiste de ce pays dont la main, habile à employer le pinceau et la plume, sait reproduire les traits des autres sur la toile et exprimer ses facultés intellectuelles dans ses écrits.

Mr. Désaulniers avait senti dans les voyages qu'il a faits pour le but que nous venons de rappeler, que sa santé n'était plus la même : il a laissé échapper des paroles indiquant qu'il pressentait qu'il n'avait pas à compter sur de longs jours. Dans les mois de Février et de Mars, l'oppression de sa poitrine était plus marquée ; certaines menaces de syncope avaient eu lieu. Le 1er Avril il se trouva plus mal et le lendemain il quitta le Séminaire pour aller se remettre aux soins si dévoués des Sœurs de l'Hotel-Dieu : la maladie ne parut pas prendre d'abord de caractère alarmant. Mais le 5 Avril, Dimanche des Rameaux, les membres du Séminaire furent éveillés à 3 heures

du matin par un messager qui leur portait ces mots : M. Désaulniers est mourant, il vient d'être administré. En effet vers 2 hs. une crise s'était manifestée chez lui ; il avait peine à respirer ; sa parole était embarrassée ; le danger était imminent. M. Désaulniers put se confesser et il reçut l'Extrême Onction et peu après le viatique. Dans la journée il y eut un peu de mieux ; la parole du malade fut plus dégagée, et elle lui permit d'exprimer des sentiments de foi, d'humilité, de patience et de résignation qui firent l'édification de ceux qui les entendaient. Il put nous recevoir, nous ses élèves, pendant quelques instants ; il nous adressa quelques mots qui nous allèrent au cœur et il put voir à notre émotion quelle était notre affection à son égard. La nouvelle du danger où il se trouvait jeta la consternation dans la ville ; les plus honorables citoyens allèrent le voir ou s'informer de son état Sur le soir une nouvelle crise se déclara ; tous croyaient qu'elle allait l'emporter : Les deux Evêques, les membres du Séminaire, les Religieuses de l'Hôtel-Dieu et de la Présentation et quelques-uns de ses amis laïcs, étaient là autour de lui attendant au milieu des larmes et des prières, le moment fatal. Mais une réaction ne tarda pas à s'opérer ; un mieux sensible se manifesta ; le lendemain matin on croyait presque à une guérison Pendant toute la semaine sainte on put se bercer d'une espérance que le médecin pourtant ne semblait pas partager autant que les autres. Le jour de Pâques, M. Désaulniers paraissait, comme nous le disions, ressuscité. Hélas ! dès le lendemain des symptômes reparurent qui

ramenèrent les craintes. Cependant aucun danger immédiat ne se manifestait. M. Désaulniers se laissait aller à des espérances de rétablissement ; toutefois il renouvelait de temps à autre son abandon à la volonté divine. La journée du 21 Avril fut très fatigante pour lui, car il reçut beaucoup de visites. Absolument rien cependant n'annonçait une crise. Le lendemain matin, vers 5½ M.le Supérieur me * fit appeler et il me chargea d'aller m'informer comment M.Désaulniers avait passé la nuit.Je me rendis à l'Hôtel Dieu,et je frappai à la porte de sa chambre,je l'entendis me dire d'entrer ; il était assis sur son fauteuil. Il exprima sa surprise de me voir ; il me dit qu'il ne voyait pas pourquoi on s'était donné la peine d'envoyer chercher de ses nouvelles. " Je suis bien, ce matin, me répondit-il, j'ai passé une bonne nuit, mon oppression est disparue, je n'ai pas été encore si à mon aise." Je ne pus m'empêcher de trouver en lui un air un peu étrange ; à mon retour au Séminaire, je dis à M. le Supérieur que je craignis qu'il ne se fit illusion sur son état. Quelques minutes après, j'allais avec mes confrères assister à la messe de communauté. On chantait à cette messe. Nous remarquâmes avec quelque saisissement que le chant avait tout à coup cessé à l'orgue, un peu après l'élévation. Au moment où le dernier Evangile finissait, nous vîmes M. le Supérieur s'avancer vers la balustrade, et sa voix émue nous fit entendre ces désolantes paroles : Le malheur auquel nous nous

---

* M. Laberge qui déclamait cette partie de l'*Eloge*.

attendions est arrivé ! La mort vient de vous enlever le professeur qui, à un si haut degré, était l'objet de votre estime et de votre affection, et qui était la gloire de cet établissement. Pleurons sa perte et prions pour lui." Nous récitâmes immédiatement le *De-profundis* au milieu de larmes abondantes.

Aussitôt après que je l'eusse laissé, M. Désaulniers s'était rasé lui-même, ce qui a paru l'avoir fatigué beaucoup ; puis se sentant affaibli, il exprima le besoin de prendre quelque nourriture ; mais à peine eut-il commencé à manger qu'il s'affaissa sur son fauteuil en poussant un fort soupir. Le prêtre vénérable qui demeure à l'Hôtel-Dieu, dont il est le bienfaiteur insigne, était dans une pièce voisine, il l'entendit : il accourut à lui, il vit immédiatement qu'il se mourait ; il lui donna l'absolution qu'il parut recevoir avec connaissance, et quelques instants après il expirait.

M. Désaulniers était âgé de 56 ans, 4 mois et 26 jours. Il était dans la 39e année de son enseignement dans la maison.

Après tout ce que nous avons dit, nous n'avons pas besoin d'exprimer la douleur que nous avons ressentie : elle doit se mesurer à l'appréciation que nous avons faite de ses qualités et de ses services. Et nous nous hâtons de le dire, cette appréciation elle n'est pas seulement la nôtre, elle est celle du public ; nos regrets sont les siens, il a rendu à la mémoire de notre illustre professeur un hommage plus glorieux que celui que nous venons de lui offrir.

Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe a fait chanter dans sa cathédrale, deux jours après sa mort, un service pour le repos de l'âme de M. Désaulniers. Un grand concours où se remarquait toutes les notabilités de la ville y exprimait l'estime générale dont il était l'objet. Toutes les sociétés de la cité assistaient au service et elles formèrent un magnifique cortège au corps du prêtre vénéré qui fut reconduit solennellement au Séminaire. Cette maison a su apprécier avec une vive gratitude cette démonstration que la ville et la paroisse de Notre-Dame de St. Hyacinthe ont bien voulu faire en l'honneur de celui dont la perte leur était si sensible, et qui avait provoqué cet hommage par l'enseignement qu'il a donné à nombre d'élèves, maintenant citoyens distingués de St. Hyacinthe, par les prédications qu'il a fait entendre avec des fruits de salut dans les deux paroisses, et par l'intérêt qu'il a toujours manifesté à tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de la ville qui était devenue son séjour.

Aux funérailles qui ont eu lieu quelques jours après, la haute estime dont M. Désaulniers était l'objet s'est exprimé de la manière la plus éclatante. Dans notre chapelle, étaient réunis pour lui rendre les derniers devoirs 4 Evêques, plus de 150 prêtres venus des divers diocèses de la province, les représentants de toutes les congrégations religieuses, d'honorables juges, des membres du Parlement, d'autres citoyens distingués et nombre d'anciens élèves de cette institution. Monseigneur l'Evêque de Montréal s'était chargé de prononcer lui-même

l'oraison funèbre du digne prêtre qui avait si bien servi la religion ; une indisposition l'ayant empêché de le faire, Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe a rappelé avec sa parole éloquente les mérites divers de celui qui était l'objet de cette grande solennité funéraire. A cette gloire rendue a la mémoire de M. Désaulniers par le concours qui a eu lieu à ses obsèques, il faut ajouter l'honneur qu'elle a reçu par les adresses de condoléances remplies des éloges les plus flatteurs présentées par la Ville de St. Hyacinthe et la paroisse de Notre-Dame, par plusieurs autres paroisses qui ont entendu ses prédications, et par le Cercle Littéraire et l'Institut Médical de Montréal.

En même temps les journaux du pays ont publié des notices nécrologiques de M. Désaulniers avec une appréciation des plus honorables de ses qualités éminentes et des services qu'il avait rendus à notre société ; ils ont déploré sa perte comme un malheur public. On le voit donc, le clergé et les citoyens de la patrie se sont associées à nos sentiments, M. Désaulniers a été l'objet d'un deuil national.

On a parlé d'un monument à ériger à sa mémoire ; des ouvertures ont été faites à ce sujet aux directeurs de la maison ; mais le lieu où reposent ses restes ne le permet pas dans son état actuel. On le sait ; une chapelle à d'assez grandes dimensions doit s'élever au dessus de notre cimetière. C'est le complément du plan qu'avait dressé M. Désaulniers pour la construction de cet édifice. Il exprimait souvent le désir qu'il avait de voir s'élever ce sanctuaire, dont le besoin est si vivement senti. Le clergé a

déjà souscrit mille louis pour cette œuvre. Avec les ressources que la maison pourra acquérir un peu plus tard la chapelle se bâtira ; elle couvrira les restes de notre vénéré fondateur et ceux du membre de cette maison qui a tant fait pour elle. Puisse-t-elle s'élever bientôt comme un monument glorieux en leur honneur !

Ces hommages, que nous avons rappelés, rendus de toutes parts à la mémoire de M. Désaulniers sont bien honorables pour son nom ; ils sont en même temps une consolation pour ce Séminaire ; mais ils nous paraissent aussi renfermer un enseignement qu'il nous faut recuillir.

Qu'est-ce qui a fait le mérite et la célébrité de l'homme distingué dont le public et nous déplorons la perte ? C'est l'enseignement qu'il a donné dans ses classes de philosophie et de théologie, dans les lectures publiques, dans sa mission de Bourbonnais, dans les chaires où il a parlé. Quoiqu'il ne fut pas dénué d'éloquence et que dans certaines circonstances il ait su parler au cœur, cependant ce qu'on écoutait en lui volontiers, c'était la doctrine qu'il offrait à l'intelligence de ses auditeurs, et qui par la force avec laquelle il l'affirmait, la netteté avec laquelle il l'exposait et la solidité des raisons par lesquelles il en démontrait la vérité, faisait une profonde impression snr les esprits. Oh ! qu'elle est donc précieuse et utile la science qui répand un enseignement salutaire dans la société ! Et qu'il importe à celle-ci de voir se former dans son sein des-

hommes dont l'intelligence soit ornée de connaissances profondes et étendues dont ils puissent enrichir les autres. En divers endroits s'élèvent des chaires, ou plutôt des tréteaux de pestilence, où sont enseignées des doctrines malsaines qui flétrissent les intelligences, affaiblissent la foi, corrompent les mœurs, altèrent les nobles qualités du caractère national et préparent à notre pays les destinées de ces sociétés qui ne vivant plus à la lumière de la révélation, s'en vont à la décadence, présentant le triste spectacle de populations dégradées et prenant de plus en plus les habitudes et les mœurs des êtres sans raison. Toute erreur tend à abêtir ceux auxquels on la fait adopter. Eh bien ! il faut des hommes qui sachent lui opposer ce qui fait la vie intellectuelle, morale et sociale, la vérité. Dans tous les ordres et connaissances humaines il faut que la voix de cette vérité se fasse entendre avec une autorité qui assure son empire; dans l'ordre religieux par une exposition lumineuse des dogmes catholiques, et une défense vigoureuse de la foi contre les attaques de l'hérésie et de l'incrédulité ; dans l'ordre philosophique par la réfutation de tant de systèmes erronnés et un enseignement où la raison montre ses théories en harmonie avec la révélation ; dans l'ordre littéraire, par des doctrines qui ramènent le goût si déplorablement égaré à l'amour du beau, qui ne peut être que la splendeur du vrai, et à l'admiration de tout ce que la religion a inspiré au génie ; dans l'ordre historique par des travaux qui, sur ce qui tient à l'Eglise surtout, rectifient les faits et en fassent

sortir la preuve que cette institution du Christ n'a produit que des fruits salutaires et que, partout où la religion a exercé son empire, le bien s'est fait; dans l'ordre social, par un exposé des vrais principes qui doivent le régir et des avis qui mettent en garde contre les égarements funestes, par lesquels doit périr tout peuple qui cherche une autre civilisation que celle dont la croix est l'étendard.

Oui la société a besoin d'hommes qui lui rappellent sans cesse la vérité sous ses divers rapports ; c'est à elle, par ceux qui dans l'ordre religieux et civile la dirigent, à s'intéresser à ce que la science ne manque pas à la propagation et à la défense de la vérité.

Et nous, n'aurons nous pas notre leçon à tirer de ces scènes douloureuses et solennelles dont nous avons été les témoins? Ah ! celui dont la voix s'est si souvent fait entendre dans cette maison nous donne par l'honneur même que la mort lui a fait rendre un salutaire enseignement : *De functus adhuc loquitur* Il vous dit à vous, chers confrères, qui avez encore à fréquenter les classes de cette institution, et à nous qui dans les carrières diverses ou la Providence nous appellera, auront pendant encore longtemps à être des disciples et non des maîtres, il nous dit : Aimez la science : puisez la à des sources pures, comme celle qui découle dans cette maison, afin qu'elle vous préserve vous-mêmes des funestes effets de l'erreur et qu'elle vous donne le mérite et l'honneur de pouvoir rendre à la société, le service essentiel qu'elle attend de vous, celui de maintenir les saines doctri-

nes qui font sa vie et sa prospérité. Qui de nous serait indocile à cette leçon que l'exemple a si glorieusement soutenue en la personne de celui de qui nous la recevons ? Désormais plus encore qu'auparavant nous ferons nos efforts pour enrichir nos intelligences des connaissances diverses qui sont la matière de l'enseignement qui nous est donné ; notre goût pour l'étude sera plus prononcé, parceque nous en apprécierons mieux les avantages ; notre reconnaissance sera plus vive pour nos parents bien-aimés, qui par leurs sacrifices nous font jouir de cet inestimable bienfait de l'éducation, et pour les maitres qui nous forment à la science qui convient à l'esprit et au cœur. Encourageons-nous dans nos travaux par la noble espérance d'être les défenseurs et les apôtres de la vérité. Tressaillons de joie à la pensée, que si nous ne sommes pas appelés, comme quelques-uns de nos généreux confrères, à servir l'Eglise par la valeur du soldat, je dirais plutôt, l'héroïsme du martyr, nous pouvons être pour elle des zouaves dont elle apprécie les services, par la défense dont nous soutiendrons ses doctrines et ses institutions, à l'aide des armes scientifiques et littéraires à l'exercice desquelles nous nous sommes formés en ces lieux. Il nous sera doux de contribuer ainsi à maintenir dans notre société cette religion qui a éclairé notre enfance et notre jeunesse en nous donnant les plus pures joies, et qui en nous promettant les éternelles récompenses, nous a déjà fait comprendre qu'ici-bas même le bonheur se trouve dans le devoir accompli.

L'éducation que nous avons reçue, elle nous permettra aussi, dans une certaine mesure, de rendre à notre bien-aimée patrie, dans l'ordre purement civil, des services de divers genres. Sans doute l'industrie, le commerce, une habile exploitation du sol peuvent faire couler des flots de richesse qui feront sa prospérité matérielle; l'art militaire lui donnera de généreux défenseurs ; mais ne doit-elle pas aspirer aussi à l'honneur de posséder des hommes qui brilleront dans les sciences et les lettres, et qui entretiendront chez elle la connaissance du vrai et l'amour du beau ?

Quelque restreintes que soient pour nous les limites où nos espérances de servir la religion et la patrie doivent se renfermer, animons nous du désir de leur dévouer le fruit de notre éducation. Prenons donc la résolution de travailler à éclairer de plus en plus notre intelligence des lumières de la science, c'est à-dire de la connaissance de la vérité.

Oui, connaître de plus en plus la vérité pour nous perfectionner nous-mêmes; nous rendre habiles à défendre, à propager la vérité, pour augmenter le bonheur des autres, que tel soit le vœu formé par notre cœur en ce moment. Ce sera le plus digne hommage que nous puissions rendre à celui dont l'enseignement a été une glorification de la vérité qui a fait rejaillir son éclat sur lui-même.